LE COLONEL

HENRY BOUQUET

Vainqueur des Peaux-Rouges de l'Ohio.

Avec planche hors texte.

PAR

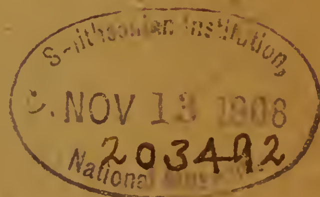
M. Aug. BURNAND

(Extrait de la *Revue historique vaudoise.*)



LAUSANNE
IMPRIMERIE LUCIEN VINCENT

1906



LE COLONEL

Henry BOUQUET

Vainqueur des Peaux-Rouges de l'Ohio.

Avec planche hors texte.

PAR

M. Aug. BURNAND

(Extrait de la *Revue historique vaudoise.*)



LAUSANNE
IMPRIMERIE LUCIEN VINCENT

1906

LE COLONEL Hry BOUQUET,

Vainqueur des Peaux-Rouges.

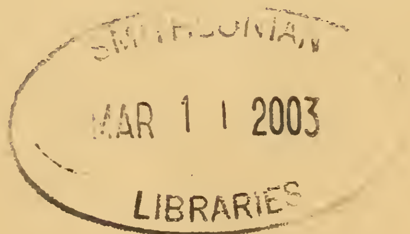
Col. Henry Bouquet and his campaigns 1763, 1764, by Rev. *Cyrus Cort*, 1883. — Account of General Bouquet's Expedition against the Ohio Indians in 1764 by Dr *Wm. Smith* 1765. — Relation historique de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio, 1769, par *C.-G.-F. Dumas*. — Historical account of Bouquet's Expedition by *F. Parkmann*, 1868.

LES ADIEUX

Au mois de février de l'année 1732, par une de ces claires matinées où la bise descend à perdre haleine des coteaux de Bougy, pour s'engouffrer en suffocantes rafales dans la longue rue droite, la petite ville de Rolle, au bord du Léman, offrait les indices d'une animation toute particulière. De bons bourgeois se rassemblaient en groupes dans l'encoignure des portes et sur les paliers inégaux en bordure des maisons. En face de la Maison de ville, sur le seuil du logis de la Couronne, plusieurs notables se communiquaient leurs réflexions, l'un hochant gravement sa tête poudrée, un autre émettant son avis en quelques mots aussi brefs que circonspects. S'autorisant d'un exemple donné de si haut, de bonnes femmes en négligé, se hâtaient de sortir chacune de chez elles, un seau à la main, pour le placer sous le goulot de la grande fontaine dont l'eau s'éparpillait sur la chaussée.

— Bonjour, Lisette, bonjour, Nanon, sont-ils déjà partis ?

— Bonjour, Madelon ; non, pas encore, mais ils se préparent. Quelle bise enragée !



— Oui, mais voilà, bien sûr, pour une semaine de beau ; un temps à souhait pour voyager.

A tous les étages, des croisées s'ouvraient glissant de bas en haut dans leurs rainures ; des têtes curieuses s'encadraient aux fenêtres, et tous ces regards bienveillants et sympathiques se dirigeaient, face à la bise, vers la première maison du bout de la rue à droite, après la Place des Tilleuls, presque en face de la Croix-Blanche.

Là, en effet, à l'entrée de la cour attenante au préau du Château, les curieux formaient un véritable attroupement, tandis qu'à l'intérieur plusieurs chevaux de selle et de somme paraissaient ne plus attendre que l'un des cavaliers. Celui-ci parut enfin, embrassant encore sur l'escalier toute une série de tantes et de sœurs ou cousines, qui toutes s'efforçaient de répéter à travers leurs larmes : « Adieu, Henry ! bon voyage, Henry ! écris-nous bientôt, adieu ! »

Le jeune homme, car il avait dix-sept ans à peine, ne laissait pas de paraître vivement ému malgré son air de résolution précoce. Il portait fièrement l'uniforme bleu de roi, à parements et revers écarlates, des troupes suisses au service de Leurs Hautes Puissances, les Provinces-Unies des Pays-Bas.

Henry Bouquet partait effectivement avec la levée des recrues destinées à combler les vides des compagnies ; il allait rejoindre en qualité de cadet le régiment de Constant, en garnison à Maëstricht.

La veille, sans doute, après être allé présenter respectueusement ses devoirs à Monsieur le Baron [1] qui l'avait reçu

[1] Charles de Steiger, qui avait épousé sa cousine éloignée, Salomé de Steiger, de Mont-le-Grand ; ils avaient trois filles dont la seconde, Sophie-Elisabeth épousa en 1736 son cousin Emmanuel de Steiger ; leur fille Sophie-Charlotte épousa en 1765 Ch.-Rod. Kirchberger, baron de Rolle jusqu'en 1798. Ce fut cette dernière qui, lors du fameux banquet révolutionnaire de Rolle en 1791, sous les Tilleuls, passait le long de cette place en sortant du Château ; l'un des participants l'ayant remarquée accourut près d'elle un verre à la main ; « Citoyenne, lui dit-il, buvez à la liberté ! » « Je suis dame, je suis libre et je n'ai pas soif », répondit-elle fièrement.

dans le petit salon du Château, et fort bien accueilli d'ailleurs, Henry s'était rendu avec plus d'empressement encore au manoir du Rosey pour y prendre congé de l'aimable famille Rolaz. Avec un profond sentiment d'admiration respectueuse, il avait jeté encore un long regard ému sur le portrait en pied d'Imbert Rolaz, seigneur du Rosey, en grand uniforme de capitaine commandant de la garde suisse au service de Brandebourg, décédé en 1704. Les exploits de ce brillant capitaine revenaient à la mémoire du jeune cadet ; il se rappelait qu'avec 500 hommes Rolaz avait renforcé la garnison de Huy et, par son héroïque défense contre 400 cavaliers français, dix compagnies de grenadiers et six pièces de canon, il avait donné le temps à la garnison de Maëstricht de venir le dégager.

Voilà ce qui, mieux encore que les reflets d'un splendide cadre doré, nimbait aux yeux du jeune homme les nobles traits de ce martial visage, d'un prestigieux rayonnement de gloire ; c'était là ce qui allumait au plus profond de son cœur d'adolescent cette flamme secrète et ardente par laquelle il se sentait comme investi d'une mission sacrée, le mettant à part, lui aussi, pour quelque heure solennelle où la gloire viendrait illuminer son front, sinon la mort glacer ses lèvres.

La vocation militaire du jeune Bouquet s'était de bonne heure dessinée et mûrie comme la seule capable de satisfaire son ardeur de dévouement et son intrépide besoin d'action. N'y eût-il pas du reste été poussé par son penchant spontané, que l'exemple et les encouragements réitérés de ses oncles, l'eussent probablement engagé de façon irrésistible à se destiner à la carrière des armes. Son parrain, Louis Bouquet, né en 1704 à Rolle, *au canton de Berne*, s'y était déjà voué dès l'âge de quinze ans et s'élevait de grade en grade avec une lenteur toute administrative ; il devait parvenir pourtant, en 1747, à celui de quartier-maître général

au service de LL. HH. PP. Ce fut afin de s'élever plus haut qu'il dut renoncer, en 1750, à la qualité de bourgeois de Rolle qui faisait de lui un sujet de LL. EE. de Berne, condition incompatible avec le grade de colonel dans les troupes capitulées.

Mais c'était bien chez Henry Bouquet une impulsion de goût et de tempérament qui l'engageait à quitter son pays pour suivre les destinées incertaines ou périlleuses de la vie de soldat. Quelle autre carrière eût pu, d'ailleurs, en ce temps-là, s'offrir à son ambition et satisfaire son humeur aventureuse ? La plate existence d'un peuple docile et moutonnier n'avait rien d'attrayant pour le jeune homme énergique dont le léger esquif souvent quittait la rive, à la voile ou à l'aviron, pour l'entraîner rêveur, loin du bord, sur le miroir calme ou les flots agités du bleu Léman. Et les impressions qu'il avait ressenties à l'âge de huit ans n'avaient pas peu contribué non plus à jeter dans cette âme un levain d'amertume ; car si dès lors l'herbe avait poussé sur le tertre de Vidy [1], le tranchant du glaive n'avait pas moins détaché d'un coup brutal bien des loyales fidélités.

On s'imagine sans peine qu'en sa qualité de cadet d'un régiment au service des Etats généraux des Provinces-Unies, le jeune Henry Bouquet s'était autorisé de ce titre pour présenter ses respects au vieux général et ambassadeur de Pesme de Saint-Saphorin, l'irréconciliable adversaire de Louis XIV. Depuis 1727 ce diplomate, l'un des plus avisés de l'Europe, avait pris à 71 ans sa retraite bien méritée en son château de Saint-Saphorin (s/Morges), où il recevait encore les consultations habituelles des cours de Vienne et de Londres, et parfois aussi celles du cardinal Fleury.

Mais nous ne pouvons suivre pas à pas le jeune homme dans son long voyage à travers la Suisse et sur les rives du

[1] Davel.

Rhin historique. Nous ne ferons de même qu'indiquer brièvement les étapes de sa carrière militaire en Europe.

PREMIÈRES ARMES

Entré ainsi comme cadet au régiment de Constant en 1732, Bouquet y devint enseigne en 1735, sous-lieutenant l'année suivante ; en 1738 il passa avec ce grade dans l'armée de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, où il reçut bientôt une commission de capitaine-lieutenant dans le régiment Roguin (son oncle par alliance). Bouquet s'y distingua comme aide-major dans les habiles campagnes que l'armée austro-sarde soutint contre les armées coalisées de France et d'Espagne (Pragmatique Sanction), aux sièges de Modène et de la Mirandole, 1742, puis à Campo-Santo, le 18 février 1743, où le régiment Roguin s'illustra par l'attaque d'une cassine enlevée à la baïonnette.

L'année suivante fut marquée par un incident douloureux ; le 19 juillet, à l'assaut de Pierre-Longue, l'intrépide Roguin (Aug.-Gabriel, qui avait épousé Madeleine-Elisabeth Bouquet, tante de Henry) fut tué sur les palissades par un soldat du Poitou, qui lui lâcha son coup de mousquet à bout portant. Le régiment passa dès lors au colonel Roy (Antoine, de Romainmôtier, jusqu'en 1760). Le 30 septembre, à Coni, Bouquet fut chargé de conduire sa troupe dans une position escarpée extrêmement périlleuse ; il s'en acquitta avec son sang-froid habituel, par une marche de nuit, se plaisant à distraire les soldats de l'idée du danger en leur faisant remarquer combien les mouvements de l'ennemi se distinguaient aisément à la clarté de la lune.

En 1745 eut lieu le blocus d'Alexandrie ; 1746 fut marqué par l'expédition d'Asti, puis le régiment contribua aux prises de Valence et d'Alexandrie, et enfin, le 19 juillet 1747, il participait à la défense du col d'Exiles (ou de l'Assiette),

attaqué par vingt-huit bataillons ; là le chevalier de Belle-Isle, frère du maréchal, se faisait tuer, désespéré, sur les corps amoncelés de cinq mille Français. Dans cette sanglante bataille, Bouquet se rencontrait avec un adversaire qu'il devait retrouver plus tard sous d'autres cieux, le marquis de Montcalm, alors colonel d'infanterie, qui fut atteint de trois blessures, et qui devait être l'héroïque défenseur des colonies du Canada.

La paix allait être signée à Aix-la-Chapelle, le 30 avril 1748, et Bouquet écouta les propositions que lui faisait parvenir le prince d'Orange pour le nommer lieutenant-colonel du régiment des gardes suisses récemment levé. Il retourna donc en Hollande, où il reprit le cours de ses études favorites, les mathématiques, et tout ce qui concerne l'art militaire, la stratégie en particulier. Il fréquentait assidûment la société des savants, Hemsterhuis, König et Allamand, à La Haye. Il fut délégué avec les généraux Burmann et Cornabé pour recevoir de la France les places qui devaient être évacuées à teneur du traité d'Aix-la-Chapelle, et les prisonniers de guerre qui devaient être rendus. Quelques mois plus tard il accepta l'invitation de lord Middleton pour l'accompagner dans un voyage en France et en Italie. On peut supposer que dans l'intimité de ce noble personnage Bouquet apprit sa surprenante connaissance de la langue anglaise, qu'il écrivait mieux que la plupart des officiers anglais eux-mêmes.

LE RÉGIMENT ROYAL-AMÉRICAIN

Plusieurs questions étaient restées pendantes, après le traité d'Aix-la-Chapelle, entre la France et l'Angleterre ; la plus considérable et tout à fait capitale était celle relative aux limites du Canada. La cession de l'Acadie aux Anglais, à la paix d'Utrecht, entraînait d'après eux la possession de

toute la région jusqu'au golfe du Saint-Laurent et toute la vallée de l'Ohio jusqu'au midi des lacs Erié et Ontario. Les Français prétendaient, au contraire, resserrer les colons anglais entre le Canada, les monts Apalaches ou Alleghanys, la Louisiane et la mer.

Des conflits n'avaient pas tardé à surgir entre ces conquérants rivaux. La Ohio-Compagnie de Virginie avait réussi à pratiquer une passe à travers les montagnes et le Wills-Creek pour le trafic des pelleteries, en 1750. Trois ans plus tard elle y établissait une route et un fort provisoire. Les Français y arrivaient en même temps à la fourche de la Monongahela et de la rivière Alleghany ; c'est là que Georges Washington, major très jeune encore d'un régiment de milices virginiennes, ouvrit le feu, sans sommations préalables [1], contre la petite troupe de Villiers de Jumonville, qui fut tué avec ses trente compagnons. Ce ne furent dès lors qu'hostilités et représailles, sans que pourtant la guerre fût officiellement déclarée. Les Français construisirent le fort Duquesne à la jonction des deux rivières, et toute une série de forts et de postes avancés constamment disputés.

C'est à ce moment, 1754, que fut décidée, par le Parlement anglais, la levée d'un régiment spécial du nom de Royal-Américain, que Bouquet et son ami et camarade Fréd. Haldimand, furent chargés d'organiser. Il s'agissait, pour encadrer les colons d'origine allemande, d'enrôler un nombre suffisant d'officiers instructeurs et d'ingénieurs capables et sachant l'allemand. Bouquet et Haldimand reçurent la commission de colonels. Parmi les officiers qu'ils appelèrent à faire partie de leur corps on relève les noms des capitaines

[1] Washington guidé par deux Indiens découvre le camp des Français. Lorsque ceux-ci virent approcher les Anglais, ils sautèrent sur leurs armes « *Feu !!* » commanda Washington, et il déchargea le premier sa carabine. C'était l'étincelle qui allait mettre le monde en flammes. — Bancroft. *Histoire des Etats-Unis de l'Amérique du Nord* (Voir aussi Archives de la marine G. A.).

Steiner, Vulliamoz, de Lausanne, Du Fez, de Moudon, et Burnand (Denys-Ghérard) ; les trois frères Jean, Augustin et Marc Prévost, de Genève, dont l'un succéda à Bouquet dans sa charge. Toutes ces démarches et opérations compliquées de bills et de discussions du Parlement durèrent de longs mois. Cependant, bien que la paix fût officiellement maintenue en Europe, les hostilités se propageaient en Amérique. En Acadie, dont la population avait été déportée, les forts construits par les Français passèrent aux mains de leurs rivaux. Dans la vallée de l'Ohio, le général Braddock marchait sur le fort Duquesne à la tête de deux régiments d'infanterie régulière, et d'un corps de milice coloniale de Virginie sous les ordres de Washington. Imbu des procédés de la guerre européenne, il négligea de faire fouiller les bois et d'éclairer sa marche, si bien qu'à peu de distance du fort il tomba en plein défilé dans une embuscade de Français et d'Indiens, qui firent le plus grand carnage de sa troupe sans courir aucun danger. Les deux tiers du corps d'expédition Braddock et presque tout son état-major périrent. Le reste parvint à échapper au massacre grâce à Washington. Telle fut la bataille à laquelle les Français donnèrent le nom de *bataille de la Belle-Rivière*, ainsi qu'ils appelaient l'Ohio-Alleghany.

Ce fut seulement en juin 1756 qu'arrivèrent les officiers qui devaient former le Royal-Américain. Le général en chef, *Loudoun*, n'arriva que plus tard encore. Mais nous ne pouvons pas suivre toutes les péripéties de cette guerre. Mentionnons seulement l'attaque du *fort William-Henry*, sur le lac Horican, par Montcalm, août 1757, et le massacre des prisonniers anglais par les Indiens, racontés par F. Cooper dans son roman *Le dernier des Mohicans* ; en 1758 l'attaque malheureuse de *Ticonderago* (Carillon) par les Anglais et l'expédition du général *Forbes* contre le fort Duquesne, dans laquelle Bouquet joua le principal rôle. Contre

l'avis de Washington, Bouquet commença cette campagne en faisant ouvrir une route nouvelle de Bedford à travers les montagnes de l'Alleghany, raccourcissant ainsi le trajet de 50 milles (80 kilomètres). Voici la lettre que Bouquet écrivit à la suite de cette expédition à sa fidèle amie et correspondante, miss Willing, à Philadelphie.

« Fort Duquesne, 25 novembre 1758.

» Chère Nancy [1],

» J'ai la satisfaction de vous annoncer l'agréable nouvelle » de la conquête de ce terrible fort. Les Français, pris de » panique à notre approche, l'avaient détruit..., ne laissant » d'autre toit que le ciel, vraiment froid pour une armée » sans tentes... La gloire de ce résultat doit être attribuée » après Dieu à notre général qui, dès le début, prit toutes » les sages mesures qui coupaient les Français de leurs » points d'appui, et avait traité avec les Indiens pour les » tenir en repos, etc. »

Tandis que la France découragée et mal gouvernée s'abandonnait, et abandonnait Montcalm comme elle avait abandonné Dupleix, l'Angleterre, personnifiée par son ministre Pitt [2], agissait avec toutes ses forces. L'armée anglo-américaine fut portée à 22,000 soldats de ligne et 28,000 miliciens mobilisés. A la place du fort Duquesne s'éleva *Pittsbourg*, le fort Pitt, solidement construit et pouvant recevoir 300 hommes de garnison. A Loudoun, vieux dur à cuir, intraitable pour les détails de service et incapable de vue générale, avait succédé le *général Amherst* qui prit vivement

[1] Diminutif de Anna.

[2] On connaît le mot de Pitt : « Hospes hostis ! » L'un de ses premiers soins fut de restituer aux Ecossais leurs armes et d'en envoyer 3000 en Amérique comme renforts. Mais on se figure aisément que Pitt, en vertu de son principe n'était guère bien disposé en faveur des officiers étrangers du R. A. — Il mit à profit les conseils de Franklin, alors agent des principales colonies américaines en Angleterre.

l'offensive. Québec succombait en 1759, entraînant dans sa chute la perte des deux généraux antagonistes, Montcalm et Wolfe, que la postérité réunit dans un même tombeau. Le Canada était perdu pour la France qui s'en consolait par le mot de Voltaire, lequel se souciait assez peu de ces *quelques arpents de neige !* Le traité de Paris, élaboré en 1762 et signé le 10 février 1763, en fut l'acte honteux de renonciation ; il était accompagné d'une clause secrète plus humiliante encore : l'abandon à l'Espagne de la Louisiane.

BOUQUET COMMANDANT

Pendant ces événements, Bouquet avait reçu pour mission l'*inspectorat général* de tous les forts de cette vaste région de l'Océan à l'Ohio et de l'Ohio aux lacs. Ces forts étaient ravitaillés et maintenus en constante communication par des courriers. Le quartier général de Bouquet était Philadelphie, où cet officier s'était promptement créé des relations sincères et affectueuses dans le monde des savants et des hommes d'étude. Il paraît avoir nourri des sentiments très tendres à l'égard de miss Anna Willing avec qui nous l'avons vu en correspondance. Mais la position des officiers anglais devenait de plus en plus difficile aux colonies ; l'indignation des provinces à chaque nouvelle prétention du Parlement se changeait en exaspération dont les officiers subissaient les contre-coups immédiats. Il en résulta plusieurs altercations et maintes rencontres entre royaux et provinciaux, où plus d'une fois Bouquet sut intervenir à propos.

C'était alors un homme dans la force de l'âge, d'une belle prestance personnelle, d'un physique splendide et doué de qualités exceptionnelles d'esprit et de cœur. Sa droiture, sa fermeté, son imperturbable sang-froid, sa présence d'esprit au plus fort des dangers, faisaient de lui un chef hors pair. Sa vue seule inspirait confiance et commandait le respect,

encourageait les siens et décontenançait ses adversaires. Tel est le jugement porté sur Bouquet par les hommes les plus éminents qui l'ont connu dans les provinces.

La cession du Canada aux Anglais ne fut pas accueillie avec enthousiasme dans cette contrée. L'occupation française avait été fort peu encombrante pour les anciens habitants, qui, sous ce régime, pouvaient continuer leur genre de vie habituel sans rien modifier à leurs habitudes. Les forts étaient là presque uniquement pour la traite des pelleteries que fournissaient en abondance les chasseurs canadiens, Peaux-Rouges ou Visages Pâles. Les uns et les autres se sentirent menacés de la dépossession de leurs territoires de chasse par l'immigration anglaise. Ces colons anglais, en effet, s'attaquaient au sol, abattaient les forêts, défrichaient, construisaient, transformaient tout l'aspect du pays. C'était l'expropriation ; il fallait céder pas à pas devant cette invasion, pacifique, mais pénétrante et à main armée.

LA RÉVOLTE INDIENNE (avril-août 1763)

C'est là ce que comprit l'un des chefs les plus puissants de la tribu indienne des Ottawas, *Pontiac*. Excité par les trafiquants français, ce chef, Catawba d'origine, mais adopté et élevé par les Ottawas, devint le principal organisateur d'un vaste mouvement insurrectionnel qui devait comprendre toutes les nations indiennes des territoires menacés. Il s'aboucha avec *Kyasutha*, l'un des chefs les plus influents de la nation des Senecas, dans le sud. Le complot fut ourdi dans le plus grand mystère. Cinquante mille guerriers répondirent au cri de guerre poussé dans la profondeur des bois par les terribles scalpeurs. Partout la hache de guerre fut déterrée. Les forts furent assaillis dès les premiers jours de mai et tombèrent les uns après les autres aux mains des diables rouges. Une dizaine de forts ou postes avancés

furent pris par ruse ou par assaut et leurs garnisons massacrées pour la plupart. Ainsi succombèrent Venango, Le Bœuf, aux sources de l'Ohio, Presqu'Ile, Frontenac sur l'Erié, le Bay s/le Michigan, St-Joseph, Miami, Ouachtanon sur l'Ouabache, Sandusky et Makinaw. Les détails de ces surprises et de ces assauts feraient les délices des jeunes lecteurs de Gustave Aimard. Peut-être les publierons-nous quelque jour dans un récit plus complet. Disons seulement que seuls les forts plus sérieux et plus solides du Détroit, de Niagara et le Fort Pitt déjouèrent la ruse et la violence de la foudroyante attaque.

Détroit, vaillamment défendu par le major Gladwyn, fut secouru par Dalzell. Mais ce malheureux lieutenant, ayant, malgré tous les avis, voulu tenter une sortie nocturne avec sa troupe, fut massacré avec ses 58 hommes. On entendit dans les ténèbres des hurlements, un feu de salve, puis plus rien que des hurlements et les cris de joie et de défi des démons de la forêt célébrant leur victoire par la danse des scalps. Pontiac en personne investissait le fort avec un corps de 1000 assiégeants, contre une garnison de 300 hommes.

Au *Fort Pitt* l'avis de l'effroyable catastrophe et de l'imminent danger parvint en même temps que la nouvelle du massacre de plus de 100 trafiquants surpris dans les bois par les sauvages. La place était commise à la garde du capitaine Siméon Ecuyer, un Neuchâtelois. Le 4 mai il écrivait à Bouquet : « Le major Gladwin m'écrit que je suis cerné » par les coquins Delawares [1] et Shawaneses [2] ; ce sont ces » fripons qui font tout le mal. » Le premier soin d'Ecuyer fut de hâter les travaux de fortification et d'établir des redoutes et des retranchements aux points faibles de la position. Placé au confluent de l'Ohio et de la Monongahela

[1] Les Loups. sur le Muskingum.

[2] Sur le Sioto.

(que les Français appelaient le Malengueulé, d'après Bougainville), le Fort Pitt, construit sur les ruines du Fort Duquesne, occupait une situation très avantageuse qui permit à son valeureux commandant de défier toutes les tentatives de l'ennemi. Le 27, toute une bande vint offrir des fourrures de valeur pour les échanger contre des balles, des haches et de la poudre. Mais le capitaine, prévenu, les renvoya avec les honneurs dus aux traîtres. Le 29, il écrit à Bouquet la dernière lettre qui parvienne à celui-ci ; dès lors l'investissement du fort est complet. Le 17 juin, le lieutenant Blane, qui commandait le fort Ligonier (sur la route de Bedford) écrit que rien n'a passé du Fort Pitt depuis le 30 mai. Rien mieux que cette lettre ne saurait rendre compte de la situation ; la voici :

« Fort Pitt, le 29 mai 1763.

» Sir,

» Un gros parti de Mingoes arriva au commencement du » mois et nous livra dix chevaux de médiocre valeur. Ils me » demandèrent des échanges, mais je refusai chaque fois ce » qu'ils présentaient, à part 8 *merits* (24 boisseaux de 36 » litres) de blé indien (maïs) qu'ils avaient cultivé en face de » Croghan's house, où ils avaient construit une ville. Le soir » de la veille d'avant-hier, Mr Mc Kee [1] me fit rapport que » les Mingoes et Delawares étaient en mouvement et avaient » vendu une grande quantité de fourrures pour près de » 300 liv. st. avec lesquelles ils achetaient autant de poudre » et de plomb qu'il leur plaisait. Hier j'envoyai ledit à leurs » villes (en amont) pour prendre des informations, mais il » les trouva entièrement abandonnées ; il suivit leurs pistes » et s'assura que les Indiens avaient descendu le cours de » la rivière, ce qui me fit penser qu'ils voulaient intercepter » nos bateaux et nous bloquer le passage. Ils volèrent trois

[1] Apparemment un coureur de bois.

» chevaux et un baril de rhum à Bushy-Ruhn[1]. Ils avaient
» dépouillé un nommé Colemann, de 50 liv. st. sur la route
» de Bedford, en lui appuyant leurs fusils sur la poitrine. Je
» suis persuadé que les fameux Wolf et Butler étaient les
» chefs. Il est évident qu'ils vont rompre avec nous. Je plains
» les pauvres gens qu'ils trouveront sur leur passage. Je
» suis à l'œuvre pour mettre cette place dans les meilleures
» conditions possibles avec le peu d'hommes que j'ai.

» Au moment de finir ma lettre, trois hommes viennent
» de Clapham-house avec la triste nouvelle qu'hier, vers
» 3 h. de l'après-midi, les Indiens ont massacré le colonel
» Clapham avec plusieurs personnes dans sa maison. Ces
» trois hommes étaient à l'ouvrage au-dehors et purent
» s'échapper à travers les bois. Je leur remis des armes et
» les expédiai au secours des nôtres à Bushy-Run. Les
» Indiens ont dit que Baierlé (à Bushy-Run) avait quitté sa
» maison, voici quatre jours, et que lui et toute sa famille
» avaient été massacrés. Je tremble pour les postes avancés.
» Si possible j'attends réponse à ceci.

» S. Ecuyer.

» P.-S. — Si vous ne recevez plus rien de moi, ce sera la
» preuve que les communications sont coupées.

» Au colonel Bouquet. »

Le brave commandant avait raison de trembler pour les postes avancés. Le 18 mai, le Fort Le Bœuf, en amont du fleuve, fut assailli; la place était défendue par l'enseigne Price et six hommes seulement qui résistèrent vaillamment jusqu'à minuit. A ce moment les sauvages réussirent à mettre le feu au fort. La garnison parvint à s'enfuir tandis que les Indiens la croyaient la proie des flammes. En suivant le cours de la rivière les fugitifs pensaient s'arrêter au fort Venango (anc. fort Machault) à la fourche de la rivière du

[1] Etablissement rural sur la route de Ligonier.

Bœuf et de l'Alleghany (Belle Rivière). Ils n'y trouvèrent plus qu'un monceau de ruines fumantes ; quant à la garnison commandée par le lieutenant Gordon qu'était-elle devenue ? Nul n'en a jamais rien su ; quelque romancier nous le dira peut-être un jour. Après mille dangers les sept réchappés du fort Le Bœuf arrivèrent exténués au Fort Pitt, attestant que du lac Erié jusqu'à l'Ohio le tomahawk (la hache de guerre) était déterré par toutes les tribus indigènes pour anéantir ou rejeter dans l'Océan les Yankees abhorrés.

MASSACRES ET SAUVE-QUI-PEUT

Ce fut le 3 juillet que la fatale nouvelle de la destruction des forts avancés parvint de Bedford, portée par un express-rider qui avait franchi en un jour seulement la distance jusqu'à Carlisle, jetant partout sur son chemin le sinistre cri d'alarme : « Les Indiens, voici les Indiens ! »

La lugubre nouvelle se répand de proche en proche ; la panique s'empare des colons. Les familles, quittant tout, s'enfuient de leurs plantations qu'elles abandonnent à la rage impitoyable des démons déchaînés. Des nuages de fumée planent au loin ; la nuit ce sont les lueurs d'incendies qui empourprent l'horizon vers l'ouest, et éclairent en l'activant la fuite, trop lente à leur gré, des colons épouvantés. Quelques intrépides chasseurs se forment en escouades pour pousser des reconnaissances. Les Peaux-Rouges avaient franchi la Juniata et déjà se répandaient dans la vallée du Cumberland. Dans le vallon de Shearmann les chasseurs trouvèrent les granges et écuries brûlées, les maisons d'habitation encore en feu et les porcs en train de dévorer les cadavres de leurs ci-devant maîtres massacrés et scalpés! Douze jeunes gens allèrent prévenir les colons d'un petit vallon écarté ; à leur arrivée l'œuvre de destruction était perpétrée déjà et pour comble de maux ils tombèrent eux-mêmes dans une embuscade où presque tous furent tués.

Des monts de l'Alleghany à la Susquehannah, tout le pays n'était plus que ruinés et désolation.

Une lettre écrite de Carlisle le 5 juillet donne une idée de l'horreur de la situation : « Rien ne peut surpasser la terreur » qui se répandait de proche en proche, de maison à mai- » son, de village à village. La route était presque couverte » de femmes, d'enfants fuyant vers Lancaster et Phila- » delphie... Beaucoup se sauvaient très loin, jusqu'à la mer, » L'alarme une fois donnée ne pouvait s'apaiser... »

Un seul nom parvenait à ranimer quelque espoir, celui de Bouquet.

Et le 13 juillet, Bouquet écrivait au genéral Amherst, son supérieur : « La liste des personnes qu'on dit avoir été mas- » sacrées s'allonge d'heure en heure. La désolation de tant » de familles réduites à la dernière extrémité de besoins et » de misère ; le désespoir de ceux qui ont perdu leurs parents, » leurs proches ou leurs amis, avec les gémissements, les » sanglots des femmes et des enfants qui encombrent pêle- » mêle les rues, tout cela forme un spectacle lamentable et » indescriptible. »

LE SAUVETEUR

Sept années durant, le Royal-Américain avait eu pour tâche d'entretenir la sécurité du pays et d'assurer les communications d'un fort à l'autre dans toute l'étendue du territoire jusqu'aux extrêmes frontières de l'Ouest et aux Grands-Lacs. Maintes fois le colonel Bouquet avait eu à traverser ces immenses solitudes, ces forêts, vierges encore, où sa pensée se remettait des agitations et des intrigues dans lesquelles les premières velléités d'indépendance jaillissaient à travers le loyalisme traditionnel. Sans cesse en relation avec les Indiens, Bouquet connaissait mieux que personne le caractère de ces enfants des forêts ; souvent il s'était assis au milieu de leurs wigwams, il comprenait leurs

regrets et leurs haines et fumait le calumet autour du feu de leurs conseils. Peut-être au fond du cœur les plaignait-il ; à coup sûr il ne les craignait pas. De leur côté les braves [1] et les chefs, les sachems et les sagamores éprouvaient à l'égard du Grand Chef blanc autant de sincère admiration que de profond respect. Son regard assuré et les traits un peu fixes de son impavide physionomie leur inspiraient une confiance instinctive. Son verbe était le langage froid, compassé, mesuré d'un mathématicien résolvant un théorème ; il impressionnait vivement les chefs habitués à entendre les blancs débiter les interminables boniments des trafiquants, les hâbleries des chasseurs ou aventuriers, ou même les élucubrations filandreuses des prédicants méthodistes. Rien d'approchant chez le colonel ; c'était net, précis et concis. Sa langue n'était pas fourchue. L'action, d'ailleurs, suivait de près la parole ; jamais on ne l'avait vu se dédire. Aussi son prestige était-il immense chez toutes les nations du territoire. Il fallait donc bien toute la longue série d'exaspérations provoquées par les envahissements progressifs des pionniers et défricheurs, ainsi que l'autorité d'un Pontiac et d'un Kyasutha, entraînant toutes les tribus dans une impulsion unanime et irrésistible, pour balancer l'ascendant du commandant des « red coats ». De part et d'autre tous les regards d'espoir ou de crainte se tournaient vers Bouquet.

Au moment de la révolte indienne, Bouquet avait ses quartiers à Philadelphie comme colonel du 1er bataillon du R. A. réparti dans les forts. A la réception des rapports d'Ecuyer et de Blane, il mit immédiatement le général Amshert au courant de la situation. Le 23 juin, le général ordonna au major Campbell de faire avancer de New-York à Philadelphie tout ce qui restait du 42e Régiment Royal-Highlanders et du 77e Montgomery-Highlanders. C'étaient,

[1] Les jeunes geurriers qui n'ont pas encore attaché de scalp à leur ceinture.

du premier, 214 hommes, officiers compris, du deuxième, 133 ; ces troupes venaient de débarquer, exténuées, retour de la Havane ; la plupart des hommes étaient malades ou convalescents. On y versa encore les débris de cinq autres régiments, tous en pareil état, revenant des Antilles après avoir conquis la Guadeloupe ; on rassembla de la sorte 982 hommes et officiers plus ou moins aptes à fournir carrière [1]. Les plus éclopés furent placés sur des chars ; Bouquet les destinait à prendre dans les forts la place des hommes valides des garnisons, tandis que ceux-ci les remplaceraient dans le rang.

Pendant cette mobilisation, Bouquet poussait une reconnaissance jusque sur le front menacé, et donnait entre temps les ordres les plus énergiques pour la concentration des approvisionnements rapides tant pour le convoi que pour le ravitaillement des forts. Le principal consistait en sacs de farine, encombrante prolonge dont l'emploi allait être tout différent du but auquel elle était destinée. Le point de concentration était Carlisle, où Bouquet établit son quartier général.

Le 3 juillet, l'estafette accourt ventre à terre criant : « Les Indiens arrivent ! » et porteur de la nouvelle fatale de la destruction des forts. Les colons, épouvantés, affluent ; le désordre, le désarroi commencent. C'est un pêle-mêle, un tohu-bohu. Seul Bouquet demeure impassible, prévoyant et organisant son convoi au milieu de l'entassement général.

GO AHEAD !

Le colonel donne le signal du départ et enfin, 18 jours après son arrivée à Carlisle, le convoi se met en marche pour son entreprise périlleuse. La colonne se composait de 500 hommes, dont 60 éclopés sur les chars. Le pittoresque

[1] On dut en laisser la moitié dans les hôpitaux.

costume des Ecossais aux visages amaigris et aux jambes nues, n'était pas pour inspirer confiance aux anxieux réfugiés qui saluaient gravement leur départ. On se redisait le sort du général Braddock qui, en 1755, avec une armée de 2300 hommes bien autrement équipés, avait subi l'effroyable désastre de la Belle-Rivière.

La route jusqu'à Shippensburg est encombrée de fuyards; c'est une bousculade. Le colonel, malgré son calme imperturbable, laisse échapper un cri d'impatience dans son rapport au général : « Je me trouve complètement abandonné par les gens que j'ai mission de protéger. » Ses efforts pour engager un certain nombre de *rangers*, coureurs des bois ou hommes de frontières, pour éclairer l'expédition, n'ont aucun succès. Tous préfèrent rester avec leur famille pour la défendre ou mourir avec elle, plutôt que de concourir à l'œuvre générale de salut avec la colonne de secours qui leur semble marcher à une catastrophe inévitable. Impossible de détacher aucun Ecossais sur le front ou le flanc du convoi sans qu'il se perde infailliblement, lui et sa chevelure.

Cependant l'énergique colonel ne laisse passer aucune occasion d'exercer sa troupe au mode de combat et à la discipline de marche auxquels il veut les entraîner, ainsi qu'il l'avait fait déjà dans l'expédition de Forbes, en 1758.

A Bedford, où il arriva le 25 juillet, Bouquet put heureusement enrôler des trappeurs et coureurs de bois au nombre de trente, pour le service de batteurs d'estrade et de flanqueurs.

Dans les établissements et derrière la colonne, les massacres continuaient; mais le convoi lui-même passa sans trop de peine. Dès lors commençaient les difficultés et les réels dangers ; les plus sévères précautions furent prises ; forêts, rochers, ravins ou fourrés abondaient de toutes parts,

abritant les subtils ennemis. Bouquet lui-même, le mousquet en main, marchait en avant.

L'air vif et pur des sommets ranimait la vigueur des montagnards d'Ecosse ; l'eau cristalline des sources rafraîchissait leur sang épaissi par le soleil des Iles, tandis que le dôme énorme des forêts gigantesques retentissait du chant des oiseaux et des mille bruits de la nature livrée à elle-même ; sur les talus de la route tracée cinq ans auparavant par le colonel Burd, l'incarnat des fraises piquait sa note vive au milieu de la gamme variée des corolles épanouies à foison aux merveilleux hasards d'une végétation exubérante et folle. D'agreste qu'elle était encore à Bedford, la nature se faisait de plus en plus sauvage à mesure que l'on avançait vers *Ligonier*, à 50 milles plus loin (80 kilomètres) [1]. Le danger croissait dans la même proportion, et l'on se demandait, non sans inquiétude, ce qu'il était advenu de cette place et si elle n'avait pas subi le sort de tant d'autres.

En effet, Bouquet avait les meilleures raisons de se montrer très inquiet ; le 3 juillet, Ourry, commandant de Bedford, avait reçu de Blane la nouvelle de la destruction des forts entre l'Erié et l'Ohio. Il l'avait immédiatement transmise à Bouquet en lui laissant entendre que Blane entrevoyait l'éventualité de l'abandon ou de la capitulation du fort Ligonier. Bouquet prenait à la conservation de cette place le plus vif intérêt ; de son salut dépendait celui du fort Pitt, ainsi que celui de la colonne de secours. Il s'y trouvait une grande réserve de matériel dans les casemates et les Indiens auraient pu s'en servir soit pour l'assaut du fort Pitt, soit pour réduire l'expédition de Bouquet aux pires extrémités. Or la redoute était mauvaise et la garnison des plus faibles. Bouquet s'était empressé, dès le

[1] Fort Pitt est à 324 milles, soit 521 kilomètres de Philadelphie.

premier moment, d'y diriger un piquet de trente highlanders par des chemins détournés, à travers bois, en marche accélérée et sous la conduite des guides les plus éprouvés, mais il écrivait en même temps au capitaine Ourry : « Je » frémis en songeant à ce que vous me dites du lieutenant » Blane. Mort et infamie seraient la rétribution qui l'atten- » draient, en place de l'honneur qui serait réservé à sa pru- » dence, son courage et sa résolution... C'est maintenant » l'instant critique. Soyez assuré que toute diligence sera » faite pour secourir les postes qui tiennent encore... »

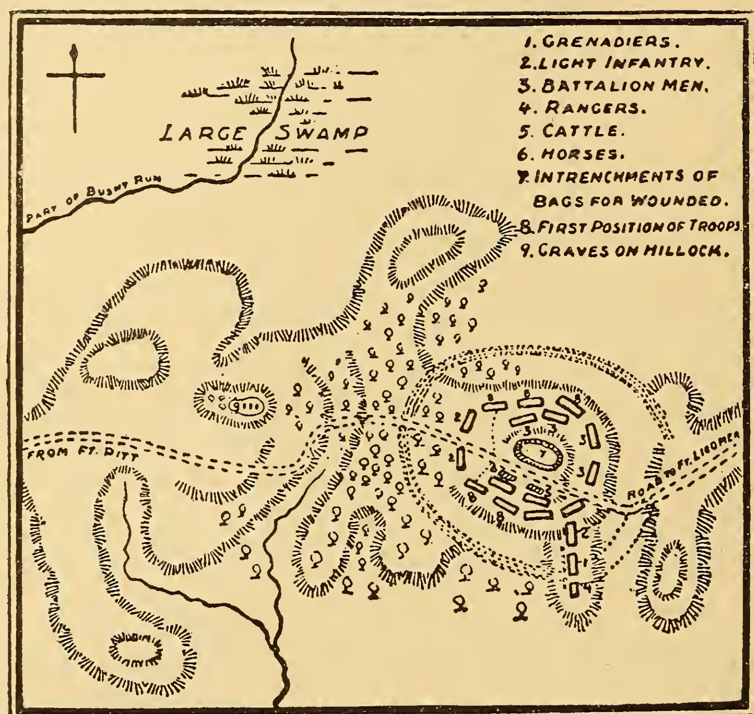
Le 2 août, la garnison et les quelques familles de colons qui s'étaient jetées sous l'abri du fort et qui pendant deux mois avaient défendu la place contre les entreprenants ennemis, saluèrent de leurs acclamations l'apparition des habits rouges du R. A., ainsi que des *kilts* et *plaids* écossais débouchant en vue de la place au son du *pibroch.* « Voici les Campbells », s'écriaient-ils ; effectivement, ce clan était largement représenté dans la colonne de secours. — Aussitôt les Indiens disparurent comme par enchantement. Mais du fort Pitt, aucune nouvelle depuis plusieurs semaines. Tenait-il encore ? On pouvait le présumer, car sans cela le gros des Indiens n'eût pas manqué de se ruer plus avant. Toutefois il fallait se hâter. Bouquet résolut alors de laisser à Ligonier les chariots et le train le plus encombrant qui retardaient le convoi, afin de se porter en avant à marches forcées ; on serait ainsi en meilleure forme aussi pour repousser une agression plus que probable, puisque l'approche de la colonne avait été signalée par les Indiens qui s'étaient précipitamment retirés de Ligonier.

L'EMBUSCADE

Le 4 août, les provisions indispensables pour ravitailler la pauvre garnison du fort Pitt furent chargées à dos de 340 chevaux, et le convoi se mit en marche dès l'aube ; on

franchit ainsi une douzaine de milles, soit près de vingt kilomètres. Le plan de Bouquet était de pousser jusqu'à Bushy-Run, afin d'y faire reposer le convoi quelques heures, pour

CHAMP DE BATAILLE DE BUSHY-RUN



1. Grenadiers. — 2. Infanterie de ligne. — 3. Hommes du bataillon. — 4. Chasseurs. — 5. Bétail. — 6. Chevaux. — 7. Retranchements de sacs pour les blessés. — 8. Première position des troupes. — 9. Tombes sur monticule.

de là partir afin de traverser, par une marche forcée de nuit, les défilés dangereux de la Turtle-Creek où il pensait être attaqué par les sauvages.

Conformément à ce projet, le campement fut rapidement levé aux premières lueurs du jour suivant ; on gravissait les collines et on traversait les combes qui forment aujourd'hui le comté du Westmoreland-Pa., en suivant la route due à l'initiative de Bouquet, à travers les forêts pleines d'ombre ; tout le convoi s'avançait à vive allure. Le soleil montait, dégageant une chaleur de plus en plus accablante ; pas un souffle n'agitait les feuilles des immenses frondaisons. La

lourde torpeur d'une chaude journée d'été étouffait peu à peu tous les bruits dans l'atmosphère embrasée. Le silence envahissait la forêt. On sentait que dans l'absorption intense des vibrantes vapeurs, couvait un orage dont le déclanchement serait formidable.

A une heure, la colonne avait enlevé ses 17 milles (27 k.) et Bushy-Run n'était plus qu'à un demi-mille environ. L'avant-garde, formée de 18 chasseurs guidés par Baierlé, l'hôte de cet établissement, en signalait déjà la proximité ; chacun, à cette bonne nouvelle, relevait le pas et secouait la fatigue à la pensée de l'étape, lorsque soudain toute la troupe tressaillit au crépitement de coups de mousquets : l'avant-garde essuyait un furieux assaut ; 12 hommes tombèrent sous la fusillade inattendue. Les deux compagnies de tête se portèrent vivement en avant ; mais les coups de feu, de plus en plus pressés et plus nombreux, montrèrent qu'il ne s'agissait pas d'une simple escarmouche ; l'engagement devenait sérieux ; l'ennemi se trouvait en force. Au pas de charge les compagnies prenaient leurs positions de combat, lâchaient leur coup puis s'élançaient à la baïonnette. [1]

Le redoutable acier des « Longs-Couteaux » fit sa trouée dans les masses compactes des hideux corps peinturlurés à la mode guerrière. Les Ecossais tapaient dur. Mais, alors justement que la voie semblait déblayée sur le front, de sinistres clameurs retentirent sur les deux flancs de la colonne. Les convoyeurs étaient attaqués ; un effroyable tumulte s'élevait

[1] D'importantes transformations avaient été introduites dans les armées d'Europe, pendant la première moitié du XVIIIe siècle. *Vauban* avait réuni le mousquet et la pique en une seule arme. le fusil à baïonnette (sans la douille encore) ; c'étaient l'arme à feu et l'arme blanche combinées. *Le prince d'Anhalt* changea la tactique : 1° *étendue* et *vivacité du feu :* il dédouble les rangs épais des bataillons, les met sur 3 hommes seulement de hauteur et fait charger au moyen de baguettes de fer. 2° *dans les jambes* des soldats : il rétablit le pas cadencé, tout le secret de la vélocité des légions romaines. « Le pas cadencé est la tactique même », déclarait Maurice de Saxe. (1741, Bataille de Mollwitz (Silésie.) Voir Frédéric II. *Histoire de mon temps*)

parmi les conducteurs des chevaux de charge. Les troupes de tête étaient vivement rappelées à l'arrière et refoulaient à la baïonnette les bandes hurlantes des sauvages. Aussitôt les Ecossais formèrent le cercle autour des chevaux affolés, et, malgré la nouveauté du travail pour eux, ils déchargeaient les sacs, entravaient les bêtes, tranquillement, et formaient posément une sorte de retranchement, tandis que la moitié des leurs ripostait coup pour coup au feu de l'ennemi masqué derrière les broussailles et les troncs d'arbres.

L'implicite confiance qu'ils avaient en leur commandant stimulait le zèle et le dévouement de chacun de ces braves, et les rendait seule capables d'une telle activité sous la grêle meurtrière des projectiles. L'enfer semblait déchaîné ; s'élançant tous ensemble avec d'affreux hurlements, les démons bariolés dirigeaient un feu violent sur leurs adversaires, et lorsque les Ecossais les chargeaient à la baïonnette, leurs agiles ennemis lâchaient pied et se dispersaient dans les bois à l'abri des arbres et des buissons, pour revenir à l'assaut dès que les troupes retournaient au cercle de défense.

Plus de 60 hommes furent tués ou blessés durant cette action qui ne s'arrêta qu'à la nuit close.

NUIT D'ANGOISSE

Impossible de changer de terrain ; la troupe dut rester sous les armes sur le lieu même de l'action. Par bonheur il se trouvait que l'endroit où le convoi de chevaux avait dû être déchargé, occupait une éminence bordée de tous côtés par des ravins. C'était fort bien, au point de vue stratégique ; mais pour le soulagement des blessés, c'était une complication. Pas d'eau. Qu'on se figure les souffrances des malheureux enfiévrés, sans une goutte d'eau pour laver leurs plaies ou étancher leur soif ardente ! Au péril de leur vie, quelques

camarades dévoués ou coureurs des bois réussirent à se glisser jusqu'aux sources qui coulaient au bas de la colline, afin d'humecter au moins les lèvres des mourants. Enfin l'orage prévu éclata dans toute sa violence et une abondante averse procura à tous un rafraîchissement salutaire. Mais quelles angoisses pour les blessés ! A quelles souffrances physiques et morales, à quelles mutilations ne seraient-ils pas exposés, si le sort des armes les faisait tomber aux mains de leurs implacables ennemis ? Le poteau du supplice, les cruelles tortures, les invectives, les tourments les plus barbares les attendaient, et aucun mot de pitié ou de consolation ne viendrait alors adoucir les poignantes angoisses d'une agonie de martyre.

Le camp tout entier était plongé dans l'obscurité la plus complète ; chaque soldat veillait ou dormait à son poste de combat, car il s'agissait de prendre garde au moindre bruit, au craquement d'une branche, aux frôlements suspects de drôles habiles à se glisser en rampant dans l'enceinte assiégée. Pas un feu de bivouac ne pouvait être allumé sans qu'aussitôt les silhouettes de ceux qui l'entouraient ne devinssent le point de mire des astucieux et vigilants enfants des bois. Tombant d'épuisement et de fatigue, quelques-uns d'entre les soldats et les guides se laissaient gagner par le sommeil ; mais ce repos était bientôt interrompu par quelque détonation d'arme à feu, par les cris et les hurlements de la bande endiablée qui recevait à chaque instant du renfort des tribus averties que le massacre des blancs n'allait pas tarder. Quelle moisson de scalps en perspective !

Il y avait là les guerriers et les chefs de toutes les nations de cette partie du territoire indien au sud des lacs : Delawares, Shawaneses, Mohikans, Hurons, Wyandots, et les Six nations iroquoises ou Mingos : Onondagas, Onéidas, Cayougas, Mohawks, Tuscaroras et Senecas, tandis que les Miamis, Chippwais et Ottawais étaient retenus au nord par le siège

de Détroit ; tout cela formait une grouillante fourmilière qu'on peut évaluer à près de douze mille individus, tous altérés de vengeance et de sang [1]. Parmi les vociférations et les insultes dont les guerriers rouges se montraient prodigues, on distinguait surtout la voix moqueuse d'un chef delaware, *Keekyuskung*, qui lançait en mauvais anglais ses injures et ses propos les plus orduriers, d'autant plus irritants que le coquin s'était maintes fois présenté au fort Pitt, y avait toujours reçu un accueil bienveillant et y était même traité en familier, si ce n'est en ami. L'infâme gredin se vantait entre autres bien haut d'avoir participé au meurtre récent du colonel Clapham et de sa malheureuse famille, dont les chevelures encore rouges étaient suspendues en hideux trophée à sa ceinture.

LA VEILLÉE D'UN HÉROS

Le cœur tranquille est la vie du corps.
PROV. XIV, 30.

Au milieu de ces ténèbres pleines de menaces, peuplées de terreurs, d'angoisses, troublées par des hurlements et des gémissements, vraie scène d'enfer du Dante où les victimes probables ne pouvaient qu'avec trop de réalité s'appliquer les mots sinistres : « Lasciate ogni speranza ! » approchons-nous d'une tente masquée par des couvertures, et dont la garde est confiée à deux sentinelles qui font les cent pas. Entrons ; à la clarté blafarde d'une simple chandelle, nous trouvons le colonel Bouquet, non pas fiévreux et inquiet, comme on pourrait le croire à la suite des événements de la journée et surtout en prévision de ceux du lendemain ; assis auprès d'une table improvisée, Henry Bouquet rédige tranquillement le rapport qu'il doit faire tenir au général sur les faits du jour. Ce rapport est un vrai monument ; il vaut la peine de le transcrire in extenso :

[1] Le chiffre total des insurgés était de 56,000.

« Camp at Edge Hill,
« 26 Miles from Fort Pitt, 5 th. Aug. 1763.

« Sir :

« Le 2 courant les troupes et le convoi arrivèrent à » Ligonier où je ne pus obtenir aucun renseignement sur » l'ennemi. Les éclaireurs expédiés dès le commencement » de juillet avaient tous été tués ou obligés de revenir, tous » les passages étant au pouvoir de l'ennemi. Dans cette » perplexité je me décidai à laisser à Ligonier tous mes four- » gons, la poudre ainsi qu'une partie du matériel et des » provisions ; le 4, je partis avec la troupe et environ 340 » chevaux chargés de farine. — J'avais l'intention de faire » étape aujourd'hui à Bushy-Run, à un mille encore d'ici, » et, après avoir laissé reposer gens et bêtes, de franchir de » nuit la Turtle-Creek, défilé très dangereux de quelques » milles de long, dominé par de hautes collines escarpées ; » mais cet après-midi, à 1 heure, alors que nous avions fait » 17 milles, les sauvages attaquèrent tout à coup notre avant- » garde qui fut aussitôt appuyée par deux compagnies » légères du 42e, lesquelles débusquèrent l'ennemi et le » poursuivirent. Les sauvages se rallièrent et ouvrirent un » feu obstiné sur notre front, puis s'étendirent le long de » nos flancs ; nous fîmes une charge générale sur toute la » ligne pour déloger les sauvages des hauteurs, mouvement » qui réussit en plein sans être pourtant décisif, parce que » sitôt chassés d'une position, ils apparaissaient sur une » autre, jusqu'à ce que, grâce à des renforts toujours plus » nombreux, ils furent enfin en état de nous cerner et » d'attaquer le convoi à l'arrière, ce qui nous contraignit à » reculer pour le protéger. L'action devint alors générale et » bien que nous fussions assaillis de tous côtés et que les » sauvages s'avançassent avec une résolution extraordinaire, » ils furent constamment repoussés avec pertes ; nous en

» subissions aussi de graves. Nous perdîmes plus de » 60 hommes, y compris les volontaires et engagés. L'affaire » a duré depuis 1 heure jusqu'à la nuit et il faut s'attendre » à ce qu'elle reprendra dès l'aube.

» Quel que puisse être notre sort, je crois de mon devoir » de donner à votre Excellence cette information de la pre- » mière heure, pour que vous puissiez, suivant les circonstan- » ces, prendre telle mesure qui vous paraîtra à propos, soit pour » la sauvegarde des Provinces, soit pour le secours efficace de » Fort Pitt, pour le cas où, après un second combat, je me » verrais peut-être empêché de protéger et transporter nos » provisions; je suis déjà, par les pertes de ce jour en hommes » et chevaux, très affaibli, et obligé en outre de veiller au » transport des blessés dont la situation est fort précaire.

» Je ne puis assez reconnaître l'appui dévoué que j'ai » trouvé auprès du major Campbell, pendant cette longue » action, non plus qu'exprimer une admiration suffisante » pour la conduite courageuse et résolue des soldats, qui » n'ont pas tiré un coup de feu sans commandement, et » ont, à la baïonnette, délogé les ennemis de leurs positions. » Quant aux officiers, leur attitude a été au-dessus de » l'éloge.

» J'ai l'honneur d'être avec grand respect, Sir, etc.

» Henry Bouquet.

» A Son Excellence, Sir Jeffery Amherst. »

Pas un reproche, pas un mot de récrimination, ni même d'adieu ou de regret; toute sa préoccupation se concentre sur le sort des Provinces menacées et du fort en péril, même s'il est, lui, Bouquet, la victime expiatoire de son audacieuse entreprise.

Ce sont là les sentiments d'un vrai héros.

A cet instant de sa carrière se dessine nettement le caractère de cet homme supérieur, esclave du devoir et maître absolu de sa pensée.

Mais avec quels sombres présages les troupes et particulièrement les blessés n'attendaient-ils pas le jour suivant ! De sauvages clameurs et des détonations intermittentes provenant des épais halliers et des hauteurs voisines, témoignaient avec quelle impatience les démons rouges étaient altérés de carnage.

VAINCRE OU MOURIR

2me journée.

Les premières lueurs grises de l'aurore dissipaient à peine les voiles de la nuit, que de toutes parts la forêt profonde frémit aux effroyables clameurs qui signalaient l'imminence d'un formidable assaut général. Les Peaux-Rouges poussaient leur terrible cri de guerre qui glaçait le sang de leurs adversaires. Bientôt, de chaque arbre ou arbuste capable de masquer un ennemi, éclate un feu roulant contre les intrépides Européens. Le colonel lui-même dans son brillant uniforme écarlate offrait un point de mire trop distinct, et les balles sifflaient dru autour de lui, si bien qu'il se décida à changer de costume. Pendant qu'il passait une blouse de chasse et échangeait son tricorne galonné contre un autre moins voyant, le gros tronc d'arbre à l'abri duquel il s'était mis fut criblé de pas moins de quinze balles.

Renouvelant leur tactique de la veille, les sauvages faisaient de fréquents assauts impétueux dans l'intention de forcer par une trouée la ligne des défenseurs. Mais ils étaient reçus de la bonne manière et repoussés sur tous les points ; les luisantes baïonnettes les forçaient bientôt à se retirer dans la brousse, mais dès que la charge s'arrêtait, ils revenaient avec leurs cris infernaux se ruer sur chaque soldat un peu exposé. La longue course de la veille, suivie du rude

combat, et une soif ardente plus insupportable encore que le feu des adversaires, réduisaient les troupes à un piteux état d'épuisement en face d'assaillants aussi agiles que déterminés. Les Indiens avaient pour eux, en outre, l'avantage de pouvoir se mettre à couvert contre le feu des soldats, et de profiter d'un terrain sans obstacles pour s'élancer à l'assaut et se retirer rapidement. Excités toujours plus à la vue de la lassitude et de la détresse croissante des blancs, ils escomptaient déjà leur victoire prochaine et redoublaient d'injures et de propos malsonnants. L'infâme Keekyuskung, en particulier, brandissant son trophée des scalps des Clapham, ne tarissait pas en invectives et en gouailleries énervantes dans son charabia le plus graveleux. Pas moyen de lui loger une balle ; le drôle était adroit comme un singe et se tapissait au moindre geste. Une fine canaille !

D'autre part, le plus affreux désarroi s'était mis dans le parc des chevaux qui, effrayés par les cris, les coups de feu et les balles, ruaient et se cabraient à qui mieux mieux. La lâcheté et la couardise des palefreniers augmentaient le vacarme et la confusion ; ils abandonnaient les pauvres bêtes pour aller se blottir sous les buissons d'où ni ordre, ni prière ne réussissaient plus à les faire sortir, tandis que plusieurs chevaux affolés rompant licols et entraves s'élançaient dans les bois à travers les lignes de combattants.

La position semblait désespérée ; seule une tête froide, fertile en ressources et en expédients, seul un cœur intrépide et inaccessible à la crainte pouvait trouver moyen de sortir de l'impasse. C'était un de ces moments critiques qui réclament la suprême habileté d'un génie militaire soutenu par une inflexible volonté.

VICTOIRE !

C'est d'entre les mâchoires de la défaite, du désastre et de la mort, que Bouquet arracha aux Indiens la victoire la plus

éclatante qui ait jamais été remportée, dit l'un de ses biographes américains. On a vu plus haut le soin que prenait Bouquet d'exercer constamment sa troupe pour l'habituer aux formations rapides et aux évolutions qui lui permettaient de transformer la colonne de marche en ligne de bataille, et d'entraîner les hommes à une extrême mobilité sous le feu, par l'usage fréquent du pas accéléré. Les jarrets nerveux des montagnards d'Ecosse s'étaient merveilleusement accoutumés à ces exercices et le colonel n'attendait que le moment propice pour exécuter la savante manœuvre qui devait frapper l'ennemi d'une irrémédiable panique.

Plus les soldats se harassaient et mollissaient, plus l'ennemi s'enhardissait ; son audace devenait téméraire. Bouquet résolut d'en profiter pour le rendre plus entreprenant encore et forcer cet inconsistant et insaisissable assaillant à faire ferme, en l'étreignant entre deux colonnes volantes qui le prendraient de flanc et à revers à l'instant précis où les Indiens s'élanceraient à l'assaut d'un point qui paraîtrait au même instant fléchir sous leur effort.

Pour ne pas fatiguer les lecteurs par des détails trop techniques, nous extrayons simplement la suite du rapport même de Bouquet au général Amherst en date du 6 th. Aug. 1763.

« ... Dans cette intention, deux compagnies de l'infanterie
» légère reçurent ordre de rentrer à l'intérieur du cercle ;
» les troupes à droite et à gauche étendirent leurs rangs et
» comblèrent les vides comme pour couvrir cette feinte
» retraite. La troisième compagnie de l'infanterie légère et
» les grenadiers du 42e reçurent l'ordre de se placer en sou-
» tien des deux premières. Cette manœuvre s'opéra à notre
» satisfaction au moment où les troupes qui les rempla-
» çaient sur le front, moins nombreuses, devaient nécessai-
» rement dessiner un mouvement de recul. Les sauvages,
» croyant à une retraite effective, s'élancèrent à corps

» perdus sur ce point et se ruèrent sur nous avec la plus
» audacieuse intrépidité, nous *écorchant* d'un feu extrême-
» ment violent. Mais juste au moment où ils se croyaient
» sûrs de la victoire et maîtres du terrain, le major Campbell
» à la tête des deux premières compagnies débouchait d'un
» point en saillant de la colline de sorte que les assiégeants
» n'avaient pu l'observer, et leur tombait sur le flanc droit.
» Les Indiens soutinrent bravement le feu, mais ne purent
» supporter le choc irrésistible des nôtres qui se ruant sur
» eux à la baïonnette, en embrochèrent ou lardèrent un
» grand nombre et mirent le reste en fuite. Les instructions
» aux deux autres compagnies avaient été transmises si
» ponctuellement au capitaine Basset et exécutées avec tant
» de précision et d'intelligence, que les sauvages en déroute
» qui passaient au même instant à la course devant leur
» front, essuyèrent leur feu en plein, n'étant plus à l'abri des
» arbres. Les quatre compagnies ne leur laissèrent pas le
» temps de recharger, ni seulement de se retourner, mais
» les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils fussent complètement
» dispersés. Pendant ce temps, les autres sauvages étaient
» maintenus à distance par le reste de nos troupes postées
» à la lisière de la colline dans ce but ; ils n'osèrent ni
» appuyer ni secourir les leurs, mais, à la vue de leur
» déroute, ils suivirent l'exemple et prirent leurs jambes à
» leur cou. Nos braves dédaignèrent tellement de toucher
» les cadavres de leurs ennemis vaincus, qu'à peine un
» scalp fut-il enlevé, si ce n'est par les Rangers et conduc-
» teurs de chevaux.

» Les bois étaient dès lors déblayés et la poursuite conti-
» nuait ; les quatre compagnies occupèrent une colline sur
» notre front ; on fit autant de civières qu'on put pour les
» blessés, la farine fut en partie détruite, pour autant qu'il
» manquait des chevaux pour effectuer le transport, puis
» nous levâmes le camp sans être plus inquiétés. Après la

» sévère correction que nous avions infligée aux sauvages,
» on était en droit de penser qu'ils allaient nous laisser un
» peu de repos ; mais à peine avions-nous établi notre camp,
» qu'ils recommencèrent le feu contre nous. Cela était vrai-
» ment trop fort ; aussi l'infanterie légère, exaspérée, leur
» tomba dessus, sans ordres, et les dispersa. J'espère que
» nous ne serons plus harcelés, car si nous avions encore un
» engagement nous serions fort en peine de transporter nos
» blessés.

» La conduite des troupes en cette occasion parle d'elle-
» même avec tant de bravoure, que faire de l'éloge leur
» enlèverait du mérite.

» J'ai l'honneur d'être, le plus respectueusement, Sir, etc.

» Henry Bouquet.

» A Son Excellence, Sir Jeffrey Amherst.

» P. S. — J'ai l'honneur d'annexer le rapport des morts,
» blessés et disparus dans ces deux engagements. H. B.»

(Suit le dit rapport qui accuse 115 hommes hors de combat.)

« La bataille de Bushy-Run », dit Parkmann, le grand historien de l'époque coloniale, « fut l'un des combats les
» plus acharnés entre hommes blancs et Indiens... Les
» Indiens y déployèrent d'un bout à l'autre une valeur et
» une intrépidité qui n'eurent d'égales que celles qu'ils y
» rencontrèrent. »

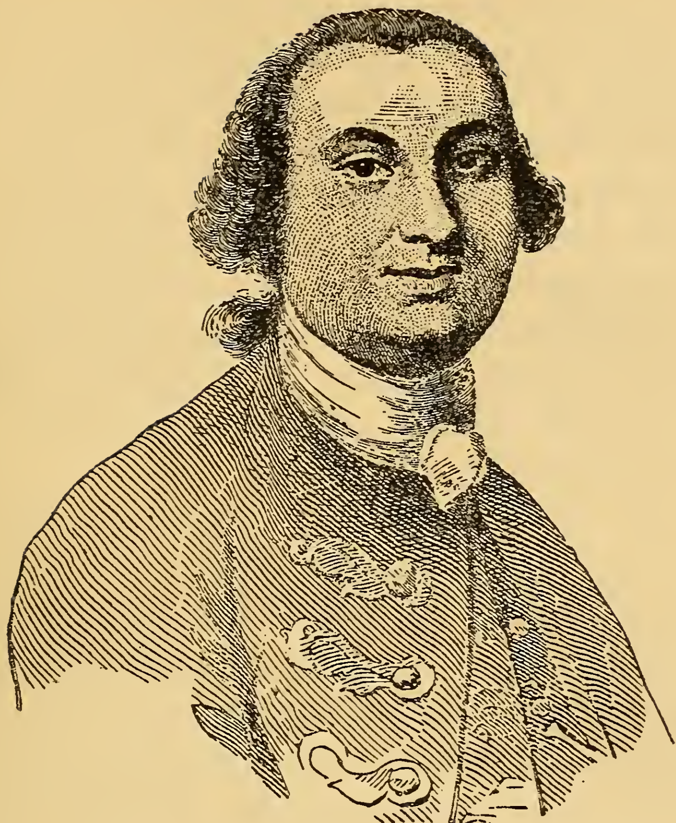
Le déplorable Keekyuskung fut trouvé parmi les morts, ainsi que Butler, « le Ravageur ». Le chiffre des Indiens tués s'élevait à 60 ; quant à celui des blessés, il fut impossible de l'estimer, les leurs les ayant rapidement emportés.

MANIFESTATIONS DIVERSES

Dans les Provinces, la victoire provoqua autant d'allégresse que de surprise, spécialement chez ceux qui connaissaient les incalculables difficultés d'une campagne indienne. L'Assemblée de Pensylvanie exprima un vote manifestant son sentiment sur les mérites de Bouquet et les services qu'il avait rendus à la Province. Il reçut bientôt après l'honneur extraordinaire des remerciements formels du Roi.

Bouquet avait remporté une victoire décisive, mais l'avait chèrement payée : il avait perdu près du quart de son effectif. Les blessés furent transportés à Bushy-Run, où dix d'entre eux moururent. Les Indiens retournèrent pendant la nuit sur le champ de bataille et scalpèrent tous les morts ; les jours suivants, en passant en retraite sous Fort Pitt, ils brandissaient ces sanglants trophées qui firent trembler les défenseurs de la place pour le sort de l'armée de secours qu'ils attendaient avec une anxiété bien compréhensible.

Toutefois l'effet moral produit par la victoire de Bouquet sur les Indiens fut de les jeter dans une consternation générale et salutaire. Le siège de Fort Pitt fut aussitôt levé, et les guerriers rouges après avoir lavé leurs visages dans les flots de l'Ohio pour se débarbouiller des hideuses peintures de guerre, se retirèrent au plus vite dans leurs tribus respectives pour entonner, autour du feu du conseil, les lamentables mélopées sur les guerriers tombés sur le champ de bataille du Bushy-Run sous les coups de l'invincible Bouquet. La nation des Delawares avait été surtout éprouvée ; les tribus des Dindons, des Loups et des Tortues avaient perdu leurs meilleurs chefs et guerriers. Les villages échelonnés en aval du fleuve à à Loggstown, aux Petits-Castors et Grands-Castors, comme à la Crique-Jaune, se remplirent des lamentations des *squaws* et des *papouses* (femmes et enfants) dont les époux et pères avaient succombé sous les longs couteaux des *petticoat*



Henry Bouquet

warriors (guerriers à jupes) surgis à l'improviste, on ne savait comment, à l'instant même où les tomahawks allaient avoir raison des défenseurs du camp. Cette soudaine diversion due à l'habileté du commandant et à la discipline exemplaire des troupes, avait jeté les Peaux-Rouges dans une prodigieuse stupeur. Pris de panique à leur tour, ils abandonnèrent précipitamment leurs cases et se retirèrent à l'intérieur dans l'Ouest, jusqu'à la fourche du Muskingum et à la Crique de la Femme blanche, où ils fondèrent leurs stations de New-Comers-Town, Ville des Nouveau-Venus.

C'est là que Bouquet brûlait du désir de les poursuivre

afin de les amener à une soumission non pas tacite et occasionnelle, mais formelle et définitive, instrumentée de toutes pièces par un pacte inviolable garantissant la paix, stipulant des conditions sévères sous caution de gages et d'otages. Mais il n'y fallait pas songer pour le moment dans l'état de sa troupe ; et d'ailleurs ses ordres ne le comportaient pas. Il courut au plus pressé ; le 10, après avoir fait fouiller à fond les bois et défilés, il arrivait sans encombre à Fort Pitt, à la grande joie et au grand réconfort de la garnison, dont le stock de vivres était presque épuisé. Bouquet écrivait :

Fort Pitt, 11 août 1763.

« A Sir Jeffery Amherst,

» Sir. — Nous sommes arrivés hier ici, sans autre obstacle » que quelques coups de feu, ci et là, le long de la route.

» Les Delawares, Shawaneses, Wyandots et Mingoes » avaient étroitement investi et attaqué le fort dès le 27 » juillet jusqu'au 1er ct. qu'ils partirent pour marcher contre » nous. L'audace de ces sauvages est à peine croyable ; ils » s'étaient postés sur les deux rives tout près du fort, et y » avaient creusé des trous dans lesquels ils se terraient pour » ouvrir un feu incessant et lancer des flèches enflammées. » C'étaient de fins tireurs, et bien que les nôtres fussent à » couvert, ils nous en tuèrent un et blessèrent plusieurs. Le » capitaine Ecuyer reçut une flèche à travers la jambe. Je » ne rendrais pas justice à cet officier si j'omettais de men» tionner que sans ingénieur ni maître d'art, sauf quelques » ouvriers charpentiers, il a élevé un parapet de troncs » d'arbres pour doubler l'ancien, resté inachevé et trop » espacé, palissada l'intérieur de l'*area*, construisit un engin » à feu, bref prit toutes les précautions...

» ... Le capitaine Ecuyer exprime toute sa satisfaction à » l'égard de ses hommes... »

Bouquet s'empressa de ravitailler, relever, réorganiser tous les forts de son vaste arrondissement, et y dissémina son corps expéditionnaire de façon à paralyser l'effort de l'ennemi jusqu'à une prochaine campagne. Au lieu de retourner tranquillement à Philadelphie pour y savourer son succès et se gargariser de sa gloire au milieu d'amis, il fixa à Fort Pitt son quartier-général où il passa non seulement l'arrière-saison, mais aussi le rude hiver. C'est là, en effet, que lui fut adressée la communication suivante :

Du Quartier-Général de New-York.
5 janvier 1764.

» Ordre. — Il a plu gracieusement à Sa Majesté de signi-
» fier au Commandant en chef sa Royale satisfaction tou-
» chant la conduite et la bravoure du Colonel Bouquet et
» des officiers de troupes sous son commandement dans
» les deux actions du 5 et du 6 août ; dans lesquelles, mal-
» gré la difficulté et le désavantage des circonstances inévi-
» tables, malgré aussi l'audace et la résolution extraordi-
» naires des Indiens, ils ont déjoué les plans de ces sauvages
» en repoussant leurs attaques répétées et conduit heureu-
» sement leur convoi à Fort Pitt.

» Signé : Moncreif, major de brigade.

» Au Colonel Bouquet,

» ou à l'officier commandant, au Fort Pitt. »

SECONDE PARTIE

PRÉLIMINAIRES LABORIEUX

Des complications de toute nature vinrent momentanément entraver et retarder la mise à exécution du plan de Bouquet. Le premier danger écarté, les Provinces retombèrent dans leur quiète et indifférente insouciance, tandis que sur les limites des établissements les hordes d'Indiens ne cessaient d'opérer leurs sinistres déprédations et leurs épouvantables attentats. En vain Bouquet et le général Amherst cherchaient-ils à exciter l'intérêt des gouvernements coloniaux et à secouer l'apathie de l'opinion publique. Celle-ci, peu favorable à l'idée des frais que nécessiterait une active intervention, excipait encore de ses convictions religieuses pour se renfermer dans son égoïste nonchalance. A l'ouïe des récits d'atrocités et de meurtres commis par les sauvages, c'était en joignant les mains et en tournant le blanc des yeux dans leur physionomie contrite que les Quakers, Mennonistes ou Dunkardistes allemands exprimaient leurs sentiments de résignation par un : « *Gottes Wille sei gethan!* Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Bouquet contenait mal son impatience et son indignation. Déjà le 27 août 1763, il avait écrit au général Amherst qu'avec un renfort de 300 Rangers il se faisait fort de détruire toutes les villes des Delawares et de « purger le pays de cette vermine, depuis Fort-Pitt au lac Erié ». Il avait fallu en rabattre, laisser les frontières ouvertes ou insuffisamment défendues par les garnisons des forts, où les soldats se morfondaient au fond des bois sans espoir d'amélioration ni de mutation depuis de longues années. Le

mécontentement croissait de même que le nombre des désertions que l'esprit public favorisait ouvertement en sourde opposition au gouvernement royal. Blane à Ligonier, Ecuyer à Fort-Pitt, suppliaient Bouquet de les relever de leurs postes, où ils se sentaient incapables de suffire plus longtemps à d'incessants travaux et à des responsabilités accablantes.

Bouquet, lui-même, se lamentait des procédés du gouvernement anglais dont les préventions semblaient fermer la porte de l'avancement aux officiers étrangers. Amherst, dégoûté de la situation et irrité contre les Provinces, était parti pour l'Angleterre. Le *général Gage* l'avait remplacé comme commandant en chef. Bouquet lui écrivait le 20 juin pour demander d'être, lui aussi, relevé de ses fonctions. Il l'avisait en même temps que « les trois compagnies du Royal-Américain ne comptaient plus que 55 hommes, 38 ayant déserté depuis peu. »

Le général ne consentit pas à se priver des services d'un homme aussi précieux dans un moment si difficile ; mais afin de le retenir, il se détermina pourtant à organiser l'expédition sans plus tarder. Un atroce forfait était venu secouer la torpeur générale et provoquer l'indignation unanime.

Le 26 juillet 1764, un parti de maraudeurs rouges se glissait en tapinois le long des forêts et des vallées et parvenait au fond du ravin de la Cononocheague, à trois milles de Greencastle, Franklyn County, Pa. Au bord de ce vallon s'élevait, dans une gaie prairie, la maison d'école du village ; dix enfants, dont deux fillettes, y suivaient les leçons du pieux et vénérable Enoch Brown. L'irruption des sauvages fut soudaine, et, malgré les supplications du vieux maître qui, une Bible à la main, essayait d'émouvoir la pitié de ces brutes, les pauvres petits furent assommés, scalpés sous ses yeux, puis lui-même partagea leur sort. Les hideux

trophées de mèches blanches et de boucles blondes ornèrent la ceinture des assassins, qui regagnèrent aussitôt leurs wigwams, où même l'odieux attentat souleva la réprobation d'un chef au nom pourtant sinistre de *Nephanghwhesa*, le « Rôdeur nocturne ». Mais qui pourra décrire l'horreur qui glaça le sang du malheureux père qui, le premier, étonné de la tranquillité inaccoutumée de la petite classe, jeta un coup d'œil effaré dans la pièce silencieuse. Les cadavres mutilés des enfants gisaient pêle-mêle sur le plancher ensanglanté. Seul le petit Archie Mac Cullough put être rappelé à une lamentable vie privée de raison. Le deuil et la désolation s'étendirent sur les maisons du village, tandis qu'au cœur des Provinces un émoi généreux hâtait enfin le départ de l'expédition projetée.

LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE

Châtier les sauvages jusqu'à leur soumission complète en les traquant jusqu'en leurs dernières retraites, tel était le but de l'audacieuse entreprise du colonel Bouquet. Tandis qu'il s'avancerait ainsi dans le sud-ouest à travers les forêts et les solitudes inexplorées, le colonel *Bradstreet* devait agir dans le nord par la voie des lacs, pour retenir autant que possible les tribus des Wiandots, Ottawais, Chippwais et autres, qui n'auraient pas manqué d'accourir au secours des Delawares, Schawaneses, Mingoes, Mohikans, etc., menacés dans leurs quartiers nationaux de l'Ohio et au-delà.

La Pensylvanie avait seule répondu aux sollicitations et décidé la levée de mille hommes pour former la colonne, tandis que trois cents autres garderaient les frontières ainsi dégarnies. On réunit les débris des 42e et 60e régiments du R.-A.

Le 5 août 1764, les deux bataillons pensylvaniens, sous les lieutenants-colonels Francis et Clayton, furent mobilisés

à Carlisle. Le gouverneur *Penn* s'y rendit aussi de Philadelphie, avec le colonel Bouquet, et s'adressant aux troupes, il leur exposa la nécessité de châtier les Indiens « pour les » atrocités nombreuses et non provoquées qu'ils n'avaient » cessé d'exercer contre les habitants de la Province ; il ne » mettait pas en doute le légitime ressentiment que, du » premier au dernier, ils devaient tous éprouver des iniquités » subies, tandis que le souvenir de la fidélité et de la bra- » voure ferait battre leurs cœurs pour soutenir dans cette » campagne l'honneur de la patrie ; ils avaient tout sujet de » compter que leurs généreux efforts seraient couronnés de » succès, puisqu'ils allaient combattre à côté du même chef » illustre dont la valeur et la capacité avaient seuls suffi, en » ce même jour de l'année précédente, à repousser les » assauts opiniâtres des sauvages et à remporter sur eux » une victoire décisive ». Il eut soin encore de leur rap- » peler « les châtiments exemplaires réservés au crime » monstrueux de désertion, et le sort fatal qui attendait » ceux qui auraient la lâcheté de trahir ainsi leur serment, » leur roi, leur patrie. »

Le colonel Bouquet prit alors le commandement des troupes régulières et provinciales, et les quatre jours suivants furent remplis par les préparatifs indispensables en vue d'une telle expédition ; dès le début, Bouquet prescrivit les ordres les plus sévères aux officiers et soldats pour établir la discipline et empêcher la moindre molestation envers les civils et habitants. Il s'appliqua en même temps à arrimer le paquetage le plus commode et le moins encombrant pour le transport des bagages, en donnant lui-même l'exemple d'un équipage des plus modestes et des plus sommaires.

Le 13 août (Bouquet n'était pas superstitieux), la petite armée se mit en marche pour Fort Loudoun ; mais, en dépit de toutes les précautions prises contre les désertions, les rangs des Pensylvaniens s'éclaircirent de telle façon qu'il

ne restait plus que sept cents hommes. Bouquet se vit dans l'obligation de requérir la levée des enrôlés nécessaires pour combler les vides ; ce qui fut généreusement accordé par un décret du gouverneur et des commissaires, en date du 16 août ; mais comme l'armée avait déjà à ce moment-là quitté la partie habitée de la Pensylvanie, le colonel s'adressa au gouverneur de la Virginie, *Fauquier*, grâce au crédit duquel les recrues dont on avait besoin furent bientôt levées et purent rallier l'armée vers la fin de septembre, à Fort Pitt.

Pendant ce temps, Bouquet acheminait un à un, et sous forte escorte, divers grands convois jusqu'à ce fort (320 milles à l'ouest de Philadelphie). Il y arriva lui-même le 17 septembre, sans que les Indiens, qui ne cessaient de ravager les frontières, entreprissent une seule fois d'attaquer ses troupes.

Au fort Loudoun il avait reçu des dépêches du colonel Bradstreet, datée du Fort Presqu'Isle, le 5 août, et par lesquelles cet officier l'informait qu'il avait conclu la paix avec les Delawares et les Shawaneses. Néanmoins Bouquet connaissait trop bien la duplicité indienne pour ajouter une foi quelconque à un traité qui ne reposait sur aucune base sérieuse et ne présentait aucune espèce de garantie. Il résolut de poursuivre tout de même son plan sans en référer au général ; celui-ci, d'ailleurs, ne tint aucun compte non plus de ces dépêches et ne fit que confirmer ses ordres précédents. Bradstreet se montra, par le fait, très inférieur à sa tâche ; il n'osa s'aventurer à l'intérieur et fit ainsi le jeu des Indiens du Nord qui eurent tout le loisir de *massacrer leurs prisonniers*, puis de se retirer tranquillement.

POURPARLERS INDIENS.

Sitôt après l'arrivée de Bouquet à Fort-Pitt, un parti de dix Indiens se montra sur la rive opposée du fleuve pour solliciter une entrevue. Pensant qu'il s'agissait là d'une de leurs ruses habituelles pour se procurer des informations exactes sur l'effectif et le plan de l'expédition, Bouquet leur fit dire d'avancer.

Trois d'entre eux consentirent, bien malgré eux, à traverser la rivière et à se rendre au fort. Comme ils n'étaient porteurs d'aucun message, ni d'aucune proposition nouvelle, ils furent convaincus d'espionnage et retenus prisonniers comme tels, tandis que le reste de la bande détalait prestement. Le 20 septembre, le colonel les fit suivre par l'un de ces trois marauds chargé d'un message destiné aux chefs des tribus delawares et shawaneses avec lesquelles Bradstreet prétendait avoir conclu un traité de paix le 5 août.

« Il leur disait que s'il était fait le moindre mal à ses por- » teurs de dépêches, lui, Bouquet, ferait aussitôt périr les » deux otages et saurait ensuite tirer des Indiens une ven- » geance terrible. Il leur demandait pourquoi, s'il était vrai » qu'ils eussent conclu le 5 août un traité de paix avec » Bradstreet, ils n'avaient pas encore rappelé des frontièrse » leurs guerriers, et comment ils expliquaient les meurtres » commis dès lors de plusieurs personnes.

» Il leur annonçait qu'il allait marcher contre eux pour » les attaquer et les détruire comme des gens sans foi et » sans loi.

» Il leur offrait cependant un moyen de se soustraire, eux » et leurs familles, à sa légitime colère :

» 1° En donnant satisfaction pour les actes d'hostilité » commis.

« 2° En laissant passage libre aux express qu'il envoyait

» à Détroit au colonel Bradstreet avec des dépêches, et en
» les escortant au besoin de manière à ce qu'ils fussent de
» retour dans les vingt jours. »

Il ajoutait « qu'il aurait été dernièrement en son pouvoir
» de les tous exterminer, lorsqu'ils étaient campés au delà
» de la rivière, ainsi qu'ils l'auraient bien mérité après toutes
» leurs perfidies, et que s'ils ne profitaient pas de la clé-
» mence qu'il voulait bien encore leur montrer et lui livrer
» au plus tôt tous les blancs qu'ils retenaient captifs, ils ne
» tarderaient pas à sentir tout le poids de la vengeance d'un
» ennemi justement irrité. »

Il faut remarquer le ton ferme et menaçant que le colonel prit dès le début des négociations, à l'ouverture même de la campagne ; il était destiné à imposer aux sauvages et à leur faire voir qu'ils avaient affaire à un adversaire qui, bien loin de les craindre, les traitait avec une méprisante hauteur.

Le 1er octobre, deux émissaires indiens, un *Onondago* et un *Onéida*, délégués par deux tribus du Nord qui font partie du groupe des Six-Nations, vinrent au Fort-Pitt et, sous couleur de l'amitié qui subsistait entre eux et les Anglais, firent toutes sortes de représentations au colonel pour chercher à le dissuader de se porter en avant avec son armée, invoquant les motifs de prudence, usant de l'intimidation, des belles promesses et l'engageant surtout à relâcher les deux Indiens capturés comme espions ; tout cela dans l'intention évidente de retarder l'expédition jusqu'à ce que la mauvaise saison la rendît impossible. Bouquet n'en fut pas dupe et leur déclara carrément qu'en présence de la déloyauté des Delawares et des Shawaneses, il n'avait pas autre chose à faire qu'à marcher contre eux et qu'il serait prêt à écouter leurs propositions une fois arrivé à Tuscarowas.

Le mardi, 2 octobre, tout était réglé pour le départ.

Les règles de la discipline furent rendues plus rigides, et deux déserteurs surpris en flagrant délit et amenés devant le front furent passés par les armes. Aussi bien tout déserteur était dès ce moment-là un homme mort, car les espions ennemis rôdaient invisibles, guettant tous les mouvements de l'armée.

Celle-ci se composait de 1500 hommes environ, y compris les guides et autres gens nécessaires.

Le plan de la marche fut exactement mesuré et relevé par le service des ingénieurs royaux, et la carte en fut dressée à mesure, étape par étape.

L'ordre était le suivant : D'abord un corps de chasseurs virginiens détachant toujours trois partis à la découverte, dont l'un avec un guide frayait le chemin du milieu pour l'armée ; à droite et à gauche les autres battaient l'estrade sur la même hauteur. Venaient ensuite les sapeurs, charpentiers et ouvriers, tous munis de haches et d'outils, soutenus par deux compagnies d'infanterie légère en trois sections, sous la direction de l'ingénieur en chef, pour établir trois chemins différents pour les troupes escortant le convoi, savoir :

Le front du carré composé des restes du 42e et du 60e de ligne, marchant sur une seule file dans le sentier de droite. Le premier bataillon de Pensylvanie, formant le flanc gauche en ligne parallèle sur la piste de gauche. Le corps de réserve consistant en deux pelotons de grenadiers suivait les flancs droit et gauche du carré. Le second bataillon de Pensylvanie formait l'arrière du carré et suivait le corps de réserve en deux files simples dans les sentiers de gauche et de droite.

Au milieu, le convoi. Un gros de cavalerie légère couvrait

l'arrière du carré, suivi d'un autre corps de chasseurs virginiens en arrière-garde. Les chasseurs pensylvaniens partagés également en deux files simples, flanquaient à une certaine distance la droite et la gauche du carré. Les munitions, instruments, outils, étaient en queue de la première colonne, soit du front du carré, suivis du bagage des officiers et des tentes. Le gros et le menu bétail suivaient par troupeaux distincts avec leurs gardiens et bergers. Immédiatement après le bagage, venaient encore les provisions de vivres en quatre divisions ou brigades de chevaux de charge avec, à la tête de chacune, un piqueur.

La troupe devait avancer dans le plus profond silence et chaque soldat marcher à deux verges (yards, = mètres) l'un de l'autre. Lorsqu'une file ou section de file s'arrêtait, tout devait faire front en dehors ; si l'on était attaqué en marche, on devait faire halte à l'instant et se préparer à former le carré au premier signal. La cavalerie légère devait se retirer dans le carré avec le bétail, les vivres, munitions et bagages.

Toutes les dispositions étaient aussi prévues en cas d'attaque de nuit, de même que pour les campements, gardes communications entre sentinelles, signaux et autres détails de service.

Le mercredi, 3, l'armée quitta Fort-Pitt et fit près d'un mille et demi ; jeudi, neuf milles 1/4 ; le vendredi, on reconnut *Loggstown*, ville delaware abandonnée ; le samedi, la *Grande Crique des Castors,* grande station abandonnée depuis peu. Un homme enlevé par les Delawares la semaine précédente parvint à leur échapper et à rejoindre la colonne rapportant que la marche était suivie pas à pas. On relève plus loin les traces de quinze Indiens ; dimanche, six milles ; lundi, la *Petite Crique des Castors* est franchie à gué ; mardi, on quitte le chemin ordinaire qui conduit aux villes indiennes d'en bas ; le trajet devient de plus en plus mauvais et

difficile. On arriva en présence d'un arbre national recouvert de peintures qui retraçaient des exploits de guerres et d'expéditions ; mercredi, la *Crique jaune* fut laissée à gauche et le lendemain on traversa une branche du *Muskingum* que, le jour suivant, on longea à gauche pour déboucher dans un terrain splendide de savanes de toute beauté : le samedi, la *Nemenshehelas-creak* fut franchie un peu en-dessus de sa jonction avec la dite branche du Muskingum. Un peu plus bas, au-dessous de la fourche des deux bras de rivière se trouve *Tuscarowas*, endroit dans une situation ravissante entourant des masures ruinées qui pouvaient abriter une tribu de cent cinquante guerriers.

Le dimanche, 14, fut jour de repos. Les deux express expédiés de Fort-Pitt avec les missives pour le colonel Bradstreet rejoignirent et firent rapport : « Qu'à quelques » milles de Fort-Pitt, ils avaient été faits prisonniers par les » Delawares et conduits à une de leurs villes située à » 16 milles de là, où on les garda jusqu'au moment où les » sauvages, avisés de l'approche de l'armée, les relâchèrent et » les chargèrent d'aller dire au colonel que les chefs des » Delawares et des Shawaneses étaient en chemin pour » venir le plus tôt possible traiter de la paix avec lui. »

Le lundi, 15, on fit vingt milles et quarante perches en suivant le cours du Muskingum. Le lendemain, six Indiens vinrent informer le colonel que tous les chefs étaient assemblés à huit milles du camp, prêts à traiter de la paix qu'ils avaient hâte de conclure.

PALABRE SOUS LA FEUILLÉE

Bouquet leur fit dire qu'il leur donnerait audience sous une « feuillée » (hutte de branchages) que l'on dresserait à quelque distance du camp. En attendant il fit élever un petit fort palissadé, afin d'y déposer les provisions dont l'armée aurait besoin pour le retour, et la délester ainsi d'une grande

partie de ses prolonges; et comme on se trouvait alors sur le territoire même de ces Indiens perfides, aux protestations desquels le colonel n'accordait pas la moindre créance, et dans la proximité de plusieurs corps nombreux de leurs guerriers, Bouquet disposa tout en prévision d'une surprise.

Mercredi, 17. Le colonel, avec la plus grande partie des troupes régulières, les volontaires virginiens et la cavalerie légère, s'avança du camp en grand apparat se dirigeant vers la « Feuillée » érigée pour la conférence. A peine ces troupes, rangées pour donner le plus d'éclat possible à une brillante parade, eurent-elles pris position, que les Indiens se présentèrent de leur côté. On les conduisit à la Feuillée. Sitôt installés, ou plutôt accroupis, ils s'empressèrent d'allumer au feu du conseil leur longue pipe, ou calumet, selon eurs rites traditionnels. Cette cérémonie terminée dans le plus rigoureux silence, leurs orateurs délièrent les poches qui renfermaient leurs *wampums*, cordons ou ceintures symboliques composées de coquillages assemblés suivant certains dessins de couleurs diverses. C'étaient là pour eux les gages les plus authentiques de leur parole.

La députation des chefs se composait : pour les *Senecas*, de *Kyaschuta* [1], leur grand chef et de quinze guerriers; pour les *Delawares*, de *Custaloga*, chef des Loups, et du *Castor*, chef des Dindons, avec vingt guerriers ; pour les *Shawaneses*, de *Keissinaughta*, un de leurs chefs, avec six guerriers. Cœur-de-tortue et Castor prirent à tour la parole, non sans avoir émis d'abord leur inévitable monosyllable « Oah! » [2].

Ce qu'ils avaient à dire consistait sommairement en excuses au moyen desquelles ils prétendaient pallier la conduite perfide et brutale qu'ils avaient tenue à notre égard, en en rejetant tout le blâme sur l'imprudente témérité de leurs

[1] Cœur-de-tortue.

[2] Tel en est le son pour une oreille française Voyez Chateaubriand, Les Natchez. — Une gravure du temps représente cette scène dans la Relation historique, etc.

jeunes gens et l'hostilité des nations de l'ouest ; après quoi ils demandèrent la paix de la manière la plus avilissante et la plus basse, promettant chacun pour son compte de restituer tous les prisonniers.

Le colonel les congédia, sans plus, leur signifiant qu'il leur ferait réponse le lendemain. Mais le mauvais temps empêcha jusqu'au 20 de renouveler le palabre.

Il leur dit alors « qu'il n'admettait en aucune façon le fallacieux prétexte par lequel ils rejetaient la responsabilité
» des actes hostiles sur l'ardeur belliqueuse de leurs jeunes
» gens, puisque ceux-ci devaient obéissance à leurs chefs.
» Quant aux autres nations, les Anglais pouvaient parfaite-
» ment les protéger contre elles, ainsi qu'ils l'avaient déjà
» fait en plus d'une occasion. Il leur remontra plusieurs
» exemples de leur perfidie : massacres, pillages, sièges des
» forts, attaques des troupes du roi, etc., et enfin leur
» récente mauvaise foi vis-à-vis de Bradstreet dans les pro-
» messes qu'ils avaient faites à cet officier de restituer leurs
» captifs et de rappeler leurs partis en maraude sur les
» frontières. Toujours ils avaient violé leur parole et enfreint
» leurs engagements malgré leurs protestations et les pré-
» sents qu'ils avaient acceptés. Cela étant, leur dit-il, je
» vous préviens que nous ne voulons plus être les dupes de
» vos promesses, et cette armée ne quittera pas votre pays
» avant que vous n'ayez satisfait à toutes les conditions
» sans exception qui doivent précéder un traité avec vous..
» D'ici à douze jours, vous remettrez entre mes mains à
» *Waukatamike* tous les prisonniers jusqu'au dernier :
» Anglais, Français, femmes, enfants, adoptés, mariés ou
» vivant à n'importe quel titre parmi vous, et avec eux tous
» les nègres. A tous vous fournirez vêtements, provisions et
» chevaux nécessaires en vue de leur retour jusqu'à Fort-Pitt. »

» Alors seulement vous connaîtrez les conditions d'une
» paix possible. »

Jusque-là il refusait de les appeler « Frères ! », il refusait de leur tendre la main et d'accepter aucun symbole de leur cérémonial. Aussi prudent et avisé que brave et généreux, Bouquet imposa, par le ton de son discours et son attitude glaciale, une terreur démesurée aux sauvages consternés ; leur caractère altier fut entièrement subjugué par tant de hauteur. Ils étaient comme le fauve devant le dompteur.

DÉLIVRANCE DES CAPTIFS

Avec les marques de la plus abjecte servilité, les Indiens promirent de se conformer de point en point à toutes ses exigences. Les Delawares livrèrent sur-le-champ dix-huit prisonniers qu'ils avaient amenés avec eux ; ils présentèrent, en outre, quatre-vingt-trois petites baguettes blanches équivalant au nombre des prisonniers restés dans leurs wigwams et qu'ils s'engagèrent à remettre au plus tôt. Les Shawaneses avaient manqué à la convocation du colonel soit en ne venant pas avec leur roi, soit en n'amenant aucun captif. Ils reçurent l'avis sec et net de ne pas pousser à bout la patience du commandant.

L'armée s'avança encore d'une trentaine de milles plus au sud, vers les *Fourches du Muskingum*, où il avait été décidé de recevoir livraison de tous les captifs plutôt qu'à Waukatamike. Les principaux chefs de chaque tribu furent gardés comme otages, en garantie contre quelque surprise ou trahison. Toutes les précautions furent prises pour empêcher un soulèvement général des tribus et le meurtre des prisonniers, ainsi que pour assurer l'entière exécution de toutes les clauses de la restitution. Les mesures prises par Bouquet inspirèrent aux Indiens tant de respect et de confiance, en les remplissant en même temps d'une telle terreur, qu'ils se montrèrent humblement soumis à ses ordres.

Des courriers furent expédiés dans toutes les directions et près d'une centaine de prisonniers furent amenés au

camp. De ce nombre étaient quatre-vingt-dix Virginiens, dont trente-deux hommes faits, et soixante-sept femmes et enfants. Plusieurs des volontaires avaient leur femme, leurs enfants ou amis parmi les captifs et les scènes qui signalèrent le moment du revoir et de la reconnaissance après cette longue séparation remuaient les cœurs les plus insensibles. La plupart des prisonniers avaient été enlevés aux leurs dans l'invasion terrible qui, en 1755, se répandit comme un furieux ouragan sur les défrichements, après le désastre de Braddock à la Belle-Rivière.

Les Indiens eux-mêmes n'étaient pas les derniers à donner de violents témoignages d'émotion, car ils avaient conçu le plus profond attachement pour leurs captifs adoptés et traités en hôtes et amis bien plus qu'en esclaves, et cette affection se trouvait dans la plupart des cas partagée par les victimes pour leurs ravisseurs. Il faut le rappeler, en effet, quand un Indien a une fois adopté quelqu'un celui-ci est traité dès lors comme un membre de la famille[1]. Les femmes étaient, paraît-il, absolument à l'abri de toute insulte et n'étaient jamais forcées de prendre un mari contre leur gré.

Beaucoup de guerriers shawaneses étaient absents à la chasse, de sorte que près de cent captifs ne purent être rendus. Des otages furent remis en nantissement jusqu'au retour des futurs affranchis à Fort-Pitt.

Bouquet conserva une attitude froide et réservée jusqu'à ce que toutes les conditions prescrites fussent remplies dans la mesure de ce qui était matériellement possible; il savait que dans ces circonstances toute concession serait considérée comme de la timidité ou de l'indécision; l'indulgence ne saurait avoir de prise sur le sauvage, alors qu'il sait qu'on

[1] Pour apprendre à connaître plus à fond les mœurs et la langue des sauvages, l'aventurier Bougainville s'était fait adopter vers 1750 par les Iroquois du Sault St-Louis sous le nom de Garoniatsigoa soit « le grand ciel en courroux ». Il n'eut qu'à se louer de sa famille adoptive et de ses frères rouges. (Pierre Margry). Relations et mém. inédits... Paris 1867.

est en droit d'exiger. Ayant ainsi complètement convaincu les Indiens de sa bravoure et de son mécontentement à chacune de leurs tentatives de lui donner le change, Bouquet convoqua les chefs dans une rustique salle de conférence et leur exprima sa satisfaction de leur conduite, ainsi que son désir d'en arriver à poser les bases d'une paix durable.

DERNIÈRES PRESCRIPTIONS

Kyasutha, le principal agent de Pontiac parmi les tribus d'occident, le chef du grand mouvement contre Fort-Pitt et à Bushy-Run, ouvrit la conférence par un de ces discours métaphoriques et dans ce langage éloquent si caractéristique des orateurs indiens :

« Frères, dit-il, avec ce collier de wampum j'essuie les » larmes de vos yeux. Nous vous remettons ces trois pri- » sonniers, les derniers de votre chair et de votre sang qui » soient restés parmi les Senecas et la tribu Delaware de » Custaloga. Avec cette ceinture nous assemblons, réunis- » sons et ensevelissons les ossements de ceux qui ont été » tués dans cette malheureuse guerre que l'Esprit du Mal a » suscitée entre nous. Nous couvrons ces os ensevelis afin » qu'il n'en soit plus jamais question ; encore une fois nous » couvrons de feuilles le lieu de leur sépulture afin qu'on ne » puisse plus jamais l'apercevoir.

» Et comme nous avons été longtemps détournés les uns » des autres et que le chemin entre vous et nous a été » obstrué, nous étendons ici cette ceinture afin qu'il soit » rouvert et déblayé, et que nous puissions voyager en paix » pour aller visiter nos frères comme ont fait nos ancêtres. » Aussi longtemps que vous la tiendrez par un bout et nous » par l'autre, nous ne saurions manquer de discerner et de » prévenir tout ce qui pourrait troubler notre amitié. »

Le colonel répondit, qu' « il avait écouté avec plaisir ce

» que le chef venait de dire ; qu'il recevait les trois prisonniers comme étant les derniers qu'ils avaient à lui remettre » et qu'il se joignait à eux pour enterrer les os de ceux que » la guerre avait dévorés, en sorte que le lieu de leur sépul- » ture ne pût être retrouvé. » — (Il en fut ainsi pour celui-là même de Bouquet. Etrange corrélation ! — Remarque du transcripteur.) — « Quant à la paix, continua-t-il, vous » l'aurez, je ne m'y oppose plus. Le Roi, mon maître et votre » père m'a envoyé pour faire la guerre ; il a d'autres ser- » viteurs pour les négociations de la paix. Le Chevalier » William Johnson est muni des pouvoirs pour traiter avec » vous. C'est à lui qu'il faudra vous adresser ; mais nous » avons d'abord deux points à régler :

» 1° Comme la paix ne saurait être définitivement con- » clue ici, vous me livrerez deux otages pour les Senecas, et » deux autres pour la tribu de Custaloga ; ils demeureront » entre nos mains à Fort-Pitt, comme garantie pour nous » que vous ne commettrez plus la moindre hostilité, ni » violence contre quel que ce soit des sujets de Sa Majesté ; » lorsque la paix sera faite et stipulée, ces otages, dont on » aura tout le soin imaginable, vous seront fidèlement » rendus.

» 2° Il faut que les délégués que vous enverrez au Cheva- » lier William Johnson soient pleinement autorisés à traiter » de votre part pour vos tribus de telle sorte que votre » parole sera engagée par la leur. Dans le traité qui sera fait » avec vous, tout ce qui concerne le trafic et autres relations » sera établi par Sir William, de manière à rendre la paix » durable à jamais ; et les délégués que vous lui enverrez, » aussi bien que les otages que vous me remettrez, vous les » choisirez en ma présence et me les ferez agréer. »

Ces conditions, quelque dures qu'elles fussent, furent exécutées à la lettre ; cinq chefs présentés, le dimanche 11 novembre, par le roi Castor, reçurent l'agrément de Bouquet

pour être délégués à Sir William et six autres en qualité d'otages. Alors seulement pour la première fois et à la grande joie des Indiens, le colonel consentit à leur donner la main; il leur promit en même temps que, dès son retour, il remettrait en liberté les deux chefs Pipe et John, restés en otages à Fort-Pitt.

Mais tout n'allait pas à souhait avec la tribu des Tortues; leur roi *Nettowhatway* s'obstinait à ne pas se rendre aux convocations réitérées de Bouquet et se faisait représenter par son frère *Kelappama*. Le colonel le déclara déchu de sa dignité, et invita sa tribu à proposer un autre roi, ordre qui fut également suivi quelques jours après.

Bouquet cependant n'était pas sans inquiétude; les nouvelles venues du nord le préoccupaient. Dans les derniers jours d'octobre déjà, *Pierre*, le chef des *Caughnawagas* (près du Sault St-Louis) accompagné de vingt guerriers, lui avait apporté de Sandusky une lettre du colonel Bradstreet, en réponse à celle que Bouquet lui avait fait remettre par l'Onondaga et l'Onéida venus à Fort-Pitt, et disant en subtance : « Qu'il n'avait rien pu terminer avec les Shawaneses » et Delawares, ni obtenir d'eux aucun prisonnier; qu'il » avait donné connaissance à toutes les nations indiennes » jusqu'à l'Illinois, la Baie, etc., des instructions qu'il avait » reçues du général Gage touchant la paix qu'il avait faite » récemment; qu'il avait remonté le lac de Sandusky et la » rivière des Miamis aussi haut que celle-ci était navigable pour » des canots indiens, il y avait près d'un mois, mais qu'il » avait estimé impossible de se maintenir plus longtemps » dans ces parages ; qu'il y avait eu urgence pour lui de s'en » retirer par une autre voie », etc. Fâcheuse affaire si elle eût été connue des Indiens ! Les Caughnawagas rapportèrent en outre que les tribus des Lacs avaient livré fort peu de leurs prisonniers, que les Ottawas avaient massacré les leurs et que les autres nations avaient ou fait de même, ou conservé les leurs.

VELLÉITÉS DILATOIRES DES SHAWANESES

Les *Shawaneses* persistaient à se dérober aux négociations, et bien que cette peuplade se vît dans la nécessité de se soumettre aux mêmes conditions que les autres tribus, ils continuaient à user de procédés dilatoires et de maussade arrogance qui rendaient leur conduite fort suspecte.

Le 12 novembre une conférence avec eux fut appointée ; ils s'y firent représenter par leurs chefs *Keissinautchtha* et *Nimwha*, assistés des *Faucon Rouge*, *Lavissimo*, *Bensivasica*, *Eweecunwee*, *Kikliki* et de quarante guerriers ; les chefs *Cauchnawagas*, *Senegas* et *Delawares* avec une soixantaine des leurs s'y rencontrèrent également.

Leur orateur fut le *Faucon Rouge*, qui s'acquitta de son discours en un style empreint à la fois d'un ton farouche et de soumission bénévole, et dont voici un ou deux passages :

« Frère, écoutez vos jeunes frères. Comme nous découvrons dans vos yeux un certain mécontentement contre » nous, nous essuyons et effaçons maintenant toute chose » mauvaise qui a été entre vous et nous, afin que vous puissiez voir clair. Vous avez entendu beaucoup de mauvais » rapports sur notre compte : nous en nettoyons vos oreilles, afin que vous puissiez nous écouter. — Nous balayons » tout ce qui est mauvais de votre cœur, afin qu'il soit » comme le cœur de vos ancêtres quand ils ne pensaient » rien que de bon ». (Ici il remit un cordon au colonel.)

» Frère, lorsque nous vous vîmes marcher vers ces quartiers, vous avanciez contre nous le *tomahawk* en main ; » mais nous, vos jeunes frères, le prenons de vos mains, et » le jetons en haut vers Dieu [1], afin qu'il en dispose selon

[1] L'Esprit du Bien : au lieu d'enterrer la hache de guerre selon la coutume, car on pourrait la déterrer, il la jette vers le Bon Esprit pour qu'elle disparaisse à jamais, emblème de stabilité et de durée.

» son bon plaisir ; moyennant quoi nous espérons ne plus » le revoir jamais. Permettez-nous donc, Frère, de vous » prier, vous qui êtes un guerrier, de prendre cette chaîne » d'amitié (il lui tend un second cordon) et de l'accepter de » nous qui sommes guerriers aussi. Ne songeons plus à » nous faire la guerre, par pitié pour nos vieillards, nos » femmes et nos enfants. »

Le malin orateur donnait ainsi à entendre, par ces derniers mots, que ce n'était que par pure compassion pour l'âge et le sexe, que sa nation condescendait à déposer les armes.

Après cela, il produisit le traité conclu entre eux et le gouvernement de Pensylvanie en 1701, et trois missives de ce gouvernement sous différentes dates, puis il termina par ces mots :

« Maintenant, Frère, oublions, je vous prie, de part et » d'autre, nos dissentiments et renouvelons l'amitié que ces » signes tracés nous rappellent avoir existé entre nos » pères. »

Au nom de ceux de sa nation qui étaient alors à la chasse, trop loin pour qu'il fût possible de les prévenir, il promit qu'ils se rendraient à Fort-Pitt, au printemps prochain très certainement et y conduiraient le reste des prisonniers.

La saison, déjà fort avancée, ne permettant pas au colonel de s'attarder dans ces parages reculés, force lui fut de se montrer satisfait du nombre de captifs amenés par les *Shawaneses*, quitte à recourir aux moyens les plus énergiques pour s'assurer de leur fidélité, soit par des otages, soit par les engagements les plus solennels pour la délivrance du solde des prisonniers. En outre, il les gourmanda sévèrement à propos de leur conduite antérieure et leur dit « que leur » discours lui aurait été plus agréable si leurs actes avaient » été d'accord avec leurs paroles. Vous avez, leur dit-il, » beaucoup parlé de paix : mais vous avez négligé de

» remplir l'uniqne condition moyennant laquelle vous pourrez
» l'obtenir. *Keissinautchtha*, l'un de vos chefs, est venu me
» trouver, il y a un mois, à *Tuscarowas*, et a accepté pour
» votre nation les mêmes articles préliminaires de paix que
» ceux prescrits aux *Senecas* et aux *Delawares*, c'est-à-dire
» de me livrer dans les dix jours tous les prisonniers. Or
» voici qu'après m'avoir fait attendre jusqu'à présent, vous
» m'arrivez enfin, mais avec quelques prisonniers seulement,
» et vous différez jusqu'au printemps pour me donner livrai-
» son du reste ! Quel droit avez-vous donc de prétendre
» ainsi retarder, de votre chef, le terme assigné à tous et
» auquel les Delawares et autres ont tenu leur parole, de
» même qu'ils se sont conformés exactement à toutes les
» autres conditions ? Mais bref, laissons cela, vous allez me
» répondre séance tenante aux questions suivantes :

» 1° Vous engagez-vous à rassembler et livrer tous les
» captifs que vous avez encore en main, ainsi que les Fran-
» çais qui vivent parmi vous, avec tous les nègres que vous
» nous avez enlevés dans cette guerre et dans les précé-
» dentes ; et cela sans exception ni défaite quelconque par
» laquelle vous pourriez essayer de frustrer notre attente ?

» 2° Consentez-vous à remettre entre mes mains six
» otages qui me répondront soit de votre exactitude à exé-
» cuter l'article précédent, soit de la sûreté immédiate des
» sujets de Sa Majesté et de leurs biens contre les hostilités
» de vos tribus ? »

Bensivensica prit alors la parole pour dire « qu'ils acquies-
» çaient à donner les otages réclamés ; qu'il allait lui-même
» parcourir les villes du bas pour rassembler ceux de notre
» chair et de notre sang qui restaient parmi eux, et que
» nous les verrions arriver à Fort-Pitt le plus tôt possible [1];
» qu'en ce qui concernait les Français, ils n'avaient aucun

[1] Ce qui s'effectua le 9 mai.

» pouvoir sur eux ; que ces gens étaient sujets du Roi
» d'Angleterre et que nous en pouvions faire ce qui nous
» plaisait ; mais qu'il supposait qu'ils s'en étaient retournés
» tous dans leur pays. »

Ils présentèrent ensuite leurs otages et le colonel leur dit que « quoiqu'il fût venu avec le *tomahawk* levé dans sa
» main, néanmoins puisqu'ils avaient pris le parti de se sou-
» mettre, il ne le ferait point tomber sur leurs têtes, mais
» qu'il l'enfoncerait profondément dans le sol pour qu'on ne
» le vît plus ; qu'il les exhortait à user de bonté envers les
» captifs et à ne plus les considérer comme des prison-
» niers, mais plutôt comme leurs frères ». Il ajouta « qu'il
» se proposait de laisser aller avec les Indiens quelques-uns
» des parents de ces captifs, qui s'impatientaient de les voir
» rassembler et conduire au Fort-Pitt ». Enfin il leur promit
» de leur donner des lettres pour le chevalier *William*
» *Johnson* pour avancer et faciliter l'œuvre de la paix, les
» exhortant à être de leur côté exacts dans l'exécution de
» ce qui avait été stipulé d'avance. »

Les chefs des autres nations indiennes, traitant à leur tour les *Shawaneses* de petits-fils ou neveux, leur recommandèrent « d'accomplir leurs promesses et d'être actifs à
» procurer le bien, afin que la paix pût être établie durable
» à jamais. »

RAPATRIEMENT

Depuis le 27 octobre jusqu'au dimanche 18 novembre que l'armée reprit le chemin du Fort-Pitt, ce ne furent qu'allées et venues de messagers entre le camp du *Muskingum* et les villes indiennes, pour chercher et ramener les convois de prisonniers ; chaque jour il en arrivait de petits groupes de l'une ou l'autre des tribus ; le nombre s'en éleva à *206*, dont 90 Virginiens, soit 32 hommes et 58 femmes et

enfants, et 116 Pensylvaniens, soit 49 hommes et 67 femmes et enfants; une centaine furent livrés plus tard par les *Shawaneses.*

Parmi eux se trouvait le major *Smallmann*, capturé l'année précédente près de Détroit par les *Wyandots* et cédé par ceux-ci aux *Shawaneses.* Il raconta au colonel que la plupart des prisonniers de cette nation avaient été emmenés par leurs *patrons* pour trafiquer avec les Français et échanger les *paquets* ou lots de fourrures. Il confirma combien leur situation avait été périlleuse lors de l'approche de l'armée; à deux reprises leur massacre était décidé, mais les messages et avis menaçants de Bouquet en avaient fait différer l'exécution.

Il est impossible de retracer à la plume les scènes attendrissantes qui se produisaient lors de l'arrivée d'un nouveau convoi. C'étaient des cris de joie, des larmes de bonheur, des sanglots de désespoir que nous renonçons à décrire ici. Les parents retrouvaient leurs enfants; les maris leurs femmes; les frères, les sœurs se reconnaissaient et tombaient dans les bras les uns des autres. Au milieu de ce délire et de ces effusions pathétiques, on voyait errer tremblants ceux qui, anxieux, s'enquéraient du sort de leurs proches, dont ils avaient été violemment séparés et dont ils étaient sans nouvelles depuis plus ou moins longtemps. Là éclataient les pleurs et le désespoir de ceux qui se regimbaient en présence des preuves incontestables du trépas notoire de leurs bien-aimés.

Les Indiens, eux-mêmes, donnant un démenti à leur farouche nature, contribuaient à l'étrangeté de ces scènes par les manifestations inattendues d'une sensibilité dont on ne les eût pas crus capables. Ils ne se séparaient de leurs prisonniers chéris qu'avec les démonstrations des plus vifs regrets, versant sur eux des torrents de larmes et les recommandant à l'affection et à la sollicitude du commandant; aussi long-

temps qu'ils pouvaient rester dans le camp, ils ne les quittaient pas des yeux; ils retournaient chaque jour les voir, leur apportaient du grain, des fourrures, leur procuraient des chevaux, des provisions, tant pour eux que pour leurs familles, et les comblaient de présents et de caresses. Plusieurs voulurent à toute force les accompagner jusqu'à Fort-Pitt et se faire les pourvoyeurs de leurs amis durant le trajet.

Un jeune Mingo insista même pour faire encore plus loin la conduite à une jeune Virginienne à laquelle il avait voué la plus profonde affection, et cela malgré les représentations qui lui furent faites sur le danger qu'il courait de se faire massacrer par les colons, avides de représailles et altérés de vengeance contre les cruels scalpeurs et ravisseurs.

Les blancs n'étaient pas en reste dans les manifestations des sentiments dont leurs cœurs débordaient. Des enfants enlevés très jeunes avaient peine à quitter leurs amis rouges; même des personnes d'un certain âge ne paraissaient nullement enchantées de la perspective de retourner à la vie civilisée. Un des prisonniers raconte que Rhoda Boyd et Elisabeth Studibacker s'échappèrent pour rejoindre les *wigwams* regrettés, et que Mary Jemison s'enfuit dans les bois et s'y tint cachée avec ses enfants sang-mêlé jusqu'au départ des troupes (scandale que déplore amèrement le premier auteur de la *Relation historique*, *etc.*, au nom de l'honneur de l'humanité).

La plupart des autres, il est vrai, témoignèrent à leur généreux libérateur une infinie reconnaissance en manifestant leur ravissement sans mélange à se voir réunis. C'est ainsi qu'un volontaire virginien retrouva sa femme enlevée depuis six mois, et qui, dans l'intervalle, l'avait rendu père d'un bébé de trois mois alors. Aux premières effusions de la joie du revoir, avait succédé la profonde douleur de constater l'absence d'une fillette de deux ans, séparée de la mère dès le début de la captivité. Leur anxiété, à la vue

de tous les enfants qu'on ramenait successivement des villes indiennes, n'a pas besoin d'être décrite, et le lecteur ne s'étonnera pas si, au moment où enfin la mère éperdue reconnut les traits chéris de sa fillette disparue, dans son transport elle en vint à oublier le nourrisson qu'elle allaitait, le laissa rouler sur le sol, tandis qu'elle-même se précipitait pour prendre l'autre enfant dans ses bras et la couvrir de baisers, laissant à son époux le soin de ramasser le pauvre innocent.

Bouquet prenait une vive part à toutes ces scènes dont l'émouvant spectacle le rétribuait largement des peines et des soucis d'une campagne pleine de périls. Aussi ne sera-t-on pas surpris de lui voir jouer un rôle actif dans un touchant petit drame qu'il nous reste à conter.

C'était à Carlisle, au moment de l'arrivée du convoi parmi la foule des parents et amis qui s'étaient portés à sa rencontre. Les troupes arrivées à Fort-Pitt, le 28, avaient été soit licenciées, soit réparties dans les garnisons des forts ; l'expédition avait ainsi pleinement réussi, il n'y avait eu à déplorer que la mort d'un seul homme, victime de sa propre imprudence dans les environs du Muskingum.

L'arrivée du convoi était impatiemment attendue entre autres par une dame Hartmann qui, depuis de longues années, pleurait la disparition de sa fillette enlevée par les sauvages. La mort dans l'âme elle parcourait les rangs des jeunes captives, lorsque, frémissante, elle s'arrêta devant une adolescente dans les traits de laquelle elle crût reconnaître ceux de son enfant. Elle s'approche, émue, incertaine d'abord, puis de plus en plus persuadée que c'est bien là sa fille chérie, sa Régina. Elle l'appelle par son nom, mais en vain ; elle lui adresse sans plus de succès la parole ; elle cherche son regard, mais la jeune fille demeure insensible, farouche, avec dans les yeux cette expression d'une fixité singulière de l'écureuil captif qui, la poitrine haletante, guette l'occasion de la fuite, tout épris qu'il est de liberté.

Tous les efforts de la pauvre femme venaient échouer contre cette contrainte ; l'enfant gardait son mutisme et son expression sauvage, la fleur du désert n'aspirait qu'après l'atmosphère vivifiante des forêts vierges. Comment d'ailleurs, dans cette femme ridée et vieillie, eût-elle pu reconnaître celle dont la jeune et heureuse image avait seule pu subsister dans sa mémoire d'antan ? Pauvre mère ! elle avait tant souffert que ses beaux cheveux bruns avaient blanchi, et depuis tant d'années elle avait tant pleuré que les larmes avaient creusé le long de ses joues amaigries les rides profondes de douloureux sillons.

C'est alors qu'attentif à tout ce qui se passait, Bouquet ne tarda pas à s'intéresser à cette scène. Emu par l'insistance de la pauvre délaissée et n'écoutant que l'impulsion de son cœur généreux, il conseilla à Mme Hartmann d'essayer de chanter quelque chant favori dont elle avait bercé l'enfant dans son jeune âge.

Chanter, mais le pouvait-elle ? savait-elle encore ? Jamais plus, hélas ! depuis la terrible nuit de meurtre et d'incendie, elle n'en avait eu ni la pensée, ni le cœur. Pourtant elle essaya, et d'une voix d'abord brisée, chevrotante, elle entonna le vieux *lied* bien connu :

Wie die Blümlein draussen zittern
In der Abendlüfte Weh'n !
Und du willst mir's Herz verbittern
Und du willst schon wieder geh'n ?
O bleib' bei mir und geh' nicht fort,
Mein Herz ist ja dein Heimatort.

Hab' geliebt dich ohne Ende,
Hab' dir nicht zu leid gethan,
Und du drückst mir stumm die
[Hände,
Und du fängst zu weinen an.
O weine nicht und geh' nicht fort
Mein Herz ist ja dein Heimatort.

Aux champs vois-tu l'humble fleu-
[rette
Trembler à la brise du soir ?
Voudrais-tu t'en aller seulette
Et m'abandonner sans espoir ?
Ne t'en va pas, reste avec moi !
Mon cœur c'est l'abri sûr pour toi.

Je te chéris sans fin, ni trêve,
Songeant toujours à ton bonheur ;
Vas-tu réaliser mon rêve ?
Tes yeux se voilent de langueur.
Ne pleure pas, reste avec moi !
Mon cœur c'est l'abri sûr pour toi.

Ach ! da draussen, in der Ferne,
Sind die Menschen nicht so gut
Und ich geb'für dich so gerne
All' mein Leib und all'mein Blut.
O bleib' bei mir, und geh' nicht fort
Mein Herz ist ja dein Heimatort.

Là-bas, bien loin de ma tendresse,
Quels maux ne vas-tu pas souffrir !
Pour t'épargner quelque tristesse,
Ah ! dis-moi, que puis-je t'offrir ?
Oh ! mon enfant reste avec moi,
Ma vie et mon cœur sont à toi.

Sa voix hésitante et mal assurée ne parut d'abord produire chez l'enfant qu'une impression de pure curiosité ; puis ses yeux s'agrandirent comme s'ils cherchaient bien loin quelque souvenir effacé. Mme Hartmann en eut-elle l'intuition ? Toujours est-il que le timbre de sa voix s'affermissait et que les notes grêles s'empreignaient d'une sonorité chaleureuse qui en décuplait le volume. A la deuxième strophe, la jeune fille regarda avec inquiétude autour d'elle pour se remémorer des lieux et des visages vus en rêve. A la troisième, sa bouche frémit, ses yeux se voilèrent, tellement qu'au refrain chanté par la voix ardente, passionnée de la mère qui lui tendait les bras, l'infortunée captive s'y jeta toute en larmes en s'écriant : « Maman, maman ! [1] »

PAIX SANCTIONNÉE

On a observé, page 55 de cette relation, que les Shawaneses n'avaient amené qu'une partie de leurs prisonniers au colonel Bouquet, à Muskingum, en novembre ; et que la saison trop avancée l'obligea de se contenter de leurs otages, pour lui répondre de leur fidélité à livrer le reste au Fort-Pitt le printemps suivant.

L'évasion de ces otages, qui arriva peu de temps après, et la conduite équivoque que la nation en général avait tenue précédemment, ne justifiait que trop le doute où l'on était

[1] Ce récit est tiré du roman *Regina Hartmann*, par le Rév. Ruben Weiser, lequel en a fait une œuvre empreinte de mysticisme qui en dénature la charmante simplicité.

sur la sincérité de leurs intentions par rapport à l'exécution de leurs promesses. On leur faisait tort cependant ; et nous leur devons le témoignage d'avoir exactement rempli leurs engagements. Le 9 du mois de mai 1765, dix de leurs chefs, à la tête de cinquante guerriers, suivis d'une troupe de leurs propres femmes et enfants, joignirent le chevalier George Croghan, agent-député du chevalier *Guillaume Johnson*, au fort *Pitt* ; ils étaient accompagnés d'un corps considérable de *Delawares*, de *Senecas* et d'Indiens *Sanduskys* et *Munsis* ; et là ils livrèrent le reste des prisonniers, tendirent la chaîne d'amitié et donnèrent toute assurance de la ferme intention où ils étaient de garder inviolablement la paix.

Il y a quelque chose de remarquable dans le nom qu'ils donnèrent à cette occasion aux Anglais, les appelant Pères au lieu de Frères.

Lawanghqua, orateur pour les *Shawaneses*, s'exprima en ces termes : « Pères, car c'est ainsi que nous vous nommerons d'ors-en-avant ; écoutez ce que nous allons vous dire.

» Ce fut un grand plaisir hier pour nous de nous entendre nommer les Enfants du grand Roi d'Angleterre ; et cela nous a convaincus que vos intentions envers nous sont droites : car nous savons qu'un Père est tendre pour ses Enfants, et que ceux-ci obéissent plus volontiers à un Père qu'à un Frère. C'est pourquoi nous espérons que notre Père aura plus de soin à l'avenir de ses Enfants qu'on ne l'a fait par le passé. Vous nous rappelez la promesse que nous avons faite au colonel *Bouquet* qui était d'amener votre chair et votre sang pour vous être remis ici. Père, vous n'avez pas parlé en vain. Voyez, les voici avec nous, à la réserve d'un petit nombre encore qui sont dehors avec nos chasseurs, mais qui vous seront remis aussi d'abord après leur retour.

» Ils ont tous été unis à nous par adoption ; et quoique nous vous les livrions présentement, nous les regarderons

toujours comme nos chers parents toutes les fois qu'il plaira au Grand Esprit que nous les visitions.

» Père, nous avons pris autant de soin d'eux que s'ils avaient été de notre chair et de notre sang. Ils ont oublié vos coutumes et vos manières ; c'est pourquoi nous vous prions de les traiter avec tendresse et douceur ; ce qui les engagera à vivre contents avec vous.

» Voici une ceinture [1] avec la figure de notre Père le Roi à l'un des bouts et celle du Chef de notre nation à l'autre. Ils sont représentés tenant la chaîne d'amitié ; et nous espérons qu'elle n'échappera ni à l'un ni à l'autre, aussi longtemps que le Soleil et la Lune répandront la lumière. »

Le lecteur se rappellera aussi que l'un des articles de la Convention du colonel *Bouquet* avec les différentes tribus des Indiens, fut qu'ils enverraient des délégués pour conclure la paix avec le chevalier *Guillaume Johnson*. C'est aussi ce qu'ils ont exécuté à la lettre ; et nous apprenons que le Congrès s'est terminé à l'entière « satisfaction du chevalier *Guillaume*, et qu'il a même surpassé son attente. » C'est ainsi que cette importante expédition a eu toutes les bonnes suites que nous pouvions nous promettre de la valeur éprouvée et du génie de l'habile chef qui l'a conduite ; et nous avons encore une fois le plaisir dans ce monde occidental, d'y voir fermer les portes du temple de *Janus*.

(*Réflexions* sur la guerre avec les sauvages de l'Amérique septentrionale.)

RECONNAISSANCE PUBLIQUE

Au commencement de janvier 1765, le colonel Bouquet arriva à Philadelphie, recevant partout sur son passage les acclamations émues des populations et les expressions de gratitude des parents de ceux qu'il avait rendus à leur

[1] Wampum.

affection. Le gouvernement se fit l'interprète officiel de ces sentiments et dès sa première séance l'Assemblée de Pensylvanie unanime lui vota l'adresse suivante :

« En Assemblée 15 janvier 1765 A. M.

» A l'Honorable Henry Bouquet, Esq., Commandant en Chef des Forces de Sa Majesté dans le Département de l'Amérique méridionale

» Adresse des Représentants des Francs-Hommes de la Province de *Pensylvanie* dans l'Assemblée générale.

» Monsieur,

» Les Représentants des Francs-Hommes de la Province de Pensylvanie en leur assemblée générale, ayant été informés de l'intention où vous êtes de vous embarquer dans peu pour l'Angleterre, et ressentant comme ils doivent les services importants que vous avez rendus à Sa Majesté, à ses Colonies septentrionales en général, et à cette Province en particulier, dans le cours de nos dernières guerres avec les Français et avec les barbares Indiens, par la victoire signalée remportée sur ces sauvages ennemis, unis pour vous attaquer près de Bushy-Run au mois d'août 1763, laquelle n'est due après Dieu, qu'à votre intrépidité et capacité supérieure dans le commandement, secondée par la bravoure de vos Officiers et de votre petite armée ; comme aussi par votre dernière Marche dans le pays des nations sauvages avec les troupes qui étaient sous vos ordres, par laquelle vous avez répandu la terreur parmi les tribus nombreuses des Indiens tout autour de vous, jeté les fondements d'une paix aussi solide qu'honorable, et délivré de la captivité des sauvages au-delà de deux cents de nos frères chrétiens retenus prisonniers parmi eux. Ces éminents services, et les égards aussi que vous avez eus constamment aux droits civils des sujets de Sa Majesté dans cette Province, imposent à tous

les gens de bien le juste tribut de la gratitude qui vous est due : c'est pourquoi nous, les Représentants des Francs-Hommes de Pensylvanie, unanimément, tant pour nous-mêmes qu'au nom de tout le peuple de cette Province, vous remercions sincèrement et de tout notre cœur, de tous vos grands services, vous souhaitant un heureux et agréable voyage en Angleterre, avec une réception gracieuse et pleine de bonté de la part de Sa Majesté.

» Signé par ordre de la Chambre

» Joseph Fox, Orateur. »

Le colonel répondit :

« Aux Honorables Représentants des Francs-Hommes de la Province de Pensylvanie dans l'Assemblée générale.

» Messieurs,

» Le cœur rempli des plus vifs sentiments de reconnaissance, je vous rends mes humbles et sincères actions de grâce de l'honneur que vous m'avez fait par votre obligeante adresse du 15 Janvier, que m'a fait parvenir votre Orateur.

» Immédiatement après l'approbation de Sa Sacrée Majesté et des Officiers mes Supérieurs, rien ne pouvait me causer plus de satisfaction que l'opinion favorable que vous avez de ma conduite dans les commandements militaires qui m'ont été confiés.

» La gratitude, aussi bien que la justice, me sollicite à reconnaître que les secours que m'a accordés cette Province et la constante assistance et support des Honorables Gouverneur et Commissaires, dans la dernière expédition, m'ont mis en état de retirer d'une cruelle captivité tant de sujets de Sa Majesté et d'être l'heureux instrument du recouvrement de leur liberté. C'est donc vous, Messieurs, qui avez droit de revendiquer la plus grande part du mérite qu'il vous

plaît généreusement dans cette occasion d'imputer à mes services.

» Le favorable témoignage que vous rendez à ma constante attention aux droits civils des sujets de Sa Majesté dans cette Province me fait bien de l'honneur et mérite mes plus vifs remerciements.

» Qu'il me soit permis de saisir cette occasion publique qui m'est fournie de rendre justice aux Officiers de troupes tant régulières que provinciales et des Volontaires qui ont servi avec moi, en déclarant qu'avec le secours de la Providence, le succès constant des armes de Sa Majesté contre le sauvage ennemi est dû principalement à leur courage et résolution, et à leur persévérance malgré les peines, les travaux et les fatigues les plus rudes.

» Je souhaite sincèrement bonheur et prospérité à la Province et ai l'honneur d'être avec le plus grand respect

» Messieurs,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

Henry Bouquet.

» 4 Février 1765. »

Les Pensylvaniens requirent de leur gouverneur qu'il recommandât Bouquet au ministre du roi George, comme un officier d'un rare mérite dont il avait fait preuve dans cette campagne, aussi bien que dans toutes celles auxquelles il avait pris part.

De même la Chambre des bourgeois de la Colonie et Etat de Virginie remercia Bouquet pour ses inestimables services dans la soumission des Indiens et la délivrance de tant de captifs.

Toutefois la gratitude des Virginiens ne descendit pas à la profondeur de leur poche et ils refusèrent catégoriquement de payer leur quote-part des frais de l'expédition. Bouquet parvint à persuader à la Pensylvanie de les prendre

entièrement à sa charge et à racheter ainsi la mauvaise impression de sa précédente apathie et de son indifférence passée. Mais le colonel indigné de la conduite des Virginiens demanda au général Gage de le relever de son commandement, vu qu'il avait l'intention de faire un tour en Europe. Sa requête fut accordée. Il écrivait à Gage le 4 mars 1765 : « Le dégoût que j'ai conçu de la mauvaise foi et de l'ingratitude de ces individus (le gouvernement virginien) me fait accepter avec une grande satisfaction votre offre de me décharger de ce Département dans lequel je ne désire plus servir jamais, ni d'ailleurs être officier commandant dans quelque autre sans de nouvelles conditions qu'il vous plairait de me communiquer, ayant le sentiment que je suis incapable de me charger d'un service dans la situation actuelle. »

Ceci avait rapport aux rigoureuses prescriptions qu'il supposait fermer complètement la porte à l'avancement des officiers d'origine étrangère. Il semble avoir eu l'intention de revenir s'établir dans les provinces ou de lever l'obstacle qui entravait sa promotion, car la veille du jour où il écrivit à Gage, soit le 3 mars 1765, il était naturalisé par la cour du Parlement de Pensylvanie, conformément à un acte récent du Parlement.

PROMOTION, NOMINATION ET DÉPART

Et voici qu'à sa grande surprise et à la satisfaction de tout homme de cœur, Bouquet reçut la nouvelle de sa promotion par le roi au grade de *brigadier-général.*

Le 15 avril 1765, il écrivait son accusé de réception reconnaissant pour l'honneur inattendu, lequel lui donnait aussi l'assurance qu'on le préférait à d'autres. Des lettres de félicitations arrivèrent en masse, spécialement des officiers qui avaient servi sous ses ordres, entre autres du capitaine

Georges Etherington du 1er bataillon du R. A., en date du 19 avril 1765, lequel avait échappé au massacre de la garnison de Michilimakinak en 1763.

Bouquet avait espéré et désiré revoir l'Angleterre, la Hollande et les montagnes de la Suisse, son pays natal, mais le roi lui assigna le commandement du Département militaire du Sud ; et comme les Indiens avaient récemment causé des troubles dans ces régions, il se dirigea aussitôt vers son nouveau champ d'activité. Mais avant de quitter Philadelphie il mit par écrit ses dernières volontés dans un testament olographe :

« Au nom de Dieu, Amen. Moi Henry Bouquet, brigadier-général des troupes de Sa Majesté au service de l'Amérique du Nord, ai jugé à propos de disposer de mes biens réels et personnels après ma mort, de la manière suivante : Je donne et lègue pour l'entretien de l'*hôpital de Pensylvanie* 40 liv. de cette fortune liquide.

» Je donne et lègue à mon ami *Thomas Willing* Esq. 5 morceaux de terre de 200 acres chacun dans la *Trough Creek Valley*.

» ... à *John Schneider*, le boy qui est à mon service la somme de 50 liv. qui lui seront remises en temps voulu par le col. Haldimand à qui je recommande mes autres domestiques.

» ... à *mon père*, s'il vit encore, ou après lui au *col. Louis Bouquet* et aux siens tous les biens sans exception et de quelque nature qu'ils soient que je puis posséder en Europe.

» Je constitue et appointe mon ami le *col. Frédérick Haldimand* mon héritier et exécuteur testamentaire ; je lui donne et lègue toutes choses de quelque nature qu'elles soient que je puis posséder dans l'Amérique du Nord, sous

la condition de payer mes justes dettes ainsi que les legs ci-dessus... avec le domaine de *Long Meadows* de 4163 acres...

»... 25 juin 1764, en la ville de Philadelphie, Pa. »

Il est d'après cela de toute évidence que ce ne fut pas sans de tristes pressentiments que le général Bouquet partit pour affronter le climat meurtrier de la Floride et les émanations du golfe du Mexique.

DÉCÈS. TOMBE IGNORÉE. INJUSTE OUBLI

Il arriva le 23 août à Pensacola, son lieu de destination, dans la plus funeste saison de l'année et tomba aussitôt victime des fièvres si fatales aux personnes non acclimatées.

Bouquet mourut le 2 septembre 1765.

Extrait du *Pensylvania Magazine* du jeudi 24 octobre 1765 :

« Mardi dernier est arrivé le sloop *William*, capitaine Rivers, venu de Pensacola en trente-six jours, apportant la nouvelle que dix voiliers de transport de troupes revenaient de cette station, se dirigeant ici et qu'il y avait eu une grande mortalité dans leurs rangs, dix à douze décès par jour, parmi lesquels celui du brillant et digne officier, le brigadier-général Bouquet.

» Cet homme éminent avait servi Sa Majesté pendant toute la dernière guerre avec une rare distinction. Il venait d'être promu général à cause de son mérite extraordinaire, non seulement sans provoquer aucune jalousie, mais bien plus avec l'approbation générale de tous ceux qui connaissaient sa valeur. Son jugement supérieur et sa compétence en matières militaires, ses capacités résultant de l'expérience, son humanité bien connue, sa remarquable courtoisie et sa

constante préoccupation du respect des droits civils des sujets de S. M. le rendaient un objet d'honneur pour le pays et sa perte en est une pour le génie humain. »

Ainsi, au cours d'une célébrité grandissante et en pleine vigueur de virilité, cet homme extraordinaire, qui avait regardé en face une mort qui l'avait épargné un millier de fois dans les forêts et les solitudes de la Pensylvanie, trouva une fin prématurée dans une maladie perfide, juste au moment où il allait inaugurer une nouvelle phase de son étonnante carrière dans un champ d'action qu'il ne connaissait pas.

Sa mort fut universellement déplorée; son caractère et sa conduite furent recommandés par les écrivains de l'époque comme exemple à suivre aux jeunes officiers désireux d'obtenir une mention d'honneur dans le service public. Sa tombe de soldat est située bien éloignée de sa famille et de sa patrie, bien loin aussi de ceux qui l'ont connu et aimé. Toutefois, dans le Nord, des cœurs chauds et reconnaissants se sont mis à battre au souvenir de ses exploits. Cent vingt ans après, seulement, et lorsque les vagues de l'oubli semblaient avoir effacé sa mémoire, la postérité américaine a rendu à Bouquet un juste quoique tardif hommage.

Quelques perquisitions qui aient été faites, le lieu où reposent les restes de Bouquet est resté inconnu; sa tombe ne porte aucune inscription.

La lettre suivante en fait foi.

« War Department, adjudant general's office,

Washington, March 21. 1883.

» Dear Sir,

» J'ai reçu du général Hancock réponse à mes investigations relatives aux restes de Bouquet. Il m'informe qu'au reçu de ma lettre il l'a communiquée aux divers officiers qui

ont été en station au *Fort Barrancas*, Fla. pour tout renseignement ou toute supposition qu'ils pourraient fournir sur ce point, ou afin qu'ils désignassent telle ou telle personne qui, à leur idée, auraient pu fournir une indication quelconque, mais tous les efforts dans ce but ont démontré seulement que tout est absolument inutile.

» L'officier commandant du Fort Barrancas inspecta de nouveau lui-même Pensacola afin d'obtenir un indice, fût-ce le plus léger sur les restes de Bouquet, étant admis qu'il y ait bien été enterré. Il interrogea une foule de gentlemen, anciens habitants de la ville et conclut que pas un seul d'entre eux n'avait jamais entendu prononcer ce nom.

» Il rechercha aussi l'ancien cimetière donné par l'Espagne à l'Eglise catholique en 1781, mais en vain, et finalement il conclut que — malheureusement ! — les archives de ce cimetière aussi bien que celles de l'Eglise catholique elle-même avaient été détruites par le feu l'été passé et il a le regret de déclarer qu'il est impossible de tirer une information quelle qu'elle soit de Pensacola au sujet des restes susmentionnés de Bouquet.

» I am yours very truly.

R. C. Drum.

Adjudant general. »

The Rev. Cyrus Cort,

Greencastle, Franklyn County, Pa.

Il ne restait donc plus à la génération actuelle que d'élever sur le champ de bataille même du plus grand triomphe de Bouquet un monument aussi durable que les collines mêmes qui furent arrosées jadis du sang de nos soldats.

Les 5 et 6 août 1883, une grande fête à la fois patriotique et religieuse fut célébrée à Bushy-Run, à laquelle furent officiellement convoqués les gouverneurs de Pensylvanie, de

l'Ohio et du West-Virginia, ainsi que le ministre d'Angleterre, le ministre suisse, le général R. C. Drum (Pensacola) et autres notabilités. Les pasteurs furent invités à consacrer, dans toutes les églises de la ville et du comté, leur spéciale attention à cet anniversaire dans leur office régulier de ce jour-là (5 août).

Le Rev. Cyrus Cort fut chargé de la publication d'un opuscule d'une centaine de pages destiné à retracer les principaux faits de la carrière de Bouquet.

Le Dr Frank Cowan reçut la mission de préparer un poème et le Dr W. H. Egle celle de rédiger une allocution.

Articles de journaux, brochures, discours, allocutions enthousiastes, poèmes, odes et dithyrambes, toute la lyre et tout ce que l'esprit ingénieux des Yankees est capable de mettre en œuvre pour le triomphe d'une cause a été déployé en faveur de l'érection du monument destiné à perpétuer le souvenir de Bouquet. Rien ne peut donner une idée du degré auquel le diapason de la renommée est capable de s'élever ; il faut citer : Edward Everett à Gettysbourg s'écrie que de même que pour Périclès : « La terre entière est son sépulcre, et le temps tout entier le millenium de sa gloire. »

« C'est ici une terre sacrée remplie de l'intérêt le plus ardent que puisse éprouver tout homme de pensée et de cœur.

These are the shrines to code nor creed confined
The Delphian vales, the Palestine, the Meccas of the mind.

« C'est ici que la barbarie sauvage représentée par Pontiac et Kyasutha, deux de ses plus nobles représentants, se heurta à l'avant-garde de la civilisation, de la culture et du progrès sous l'intrépide conduite de Bouquet. C'est ici que fut livrée et gagnée la bataille qui établissait virtuellement la suprématie de la race anglo-saxonne dans le vaste bassin du Missisipi.

Sacré est le sol où ils combattirent
Sacré le sol où ils tombèrent.

« Et ce ne fut pas par le sang anglais ni par la vaillance de cette nation, mais par le sang suisse et écossais du Royal-Américain, des paysans et des montagnards de l'Ecosse et d'autres branches de la grande race teutonique, de souche aryenne ou indo-germanique que fut livrée et gagnée la lutte décisive des blancs contre les rouges, il y a cent vingt ans. »

Arrêtons-nous, et bornons-nous à résumer le panégyrique en citant encore ces vers de Cort, que nous traduisons :

Parmi des tombes égarées
Dans le Sud, sous l'éclat vermeil
Du Golfe aux bouillantes marées,
Bouquet dort du dernier sommeil.

Repose, ô fils d'un pays libre,
Loin du sol qu'a rougi le sang des fils d'Ossian,
Loin du champ de bataille où le hurlement vibre,
Dors en paix sur les bords de l'immense Océan !

C'est là certe un fait bien étrange
Que les os respectés de l'illustre Bouquet
Soient ainsi déposés, dans la paix sans mélange,
Au bruit du flot entrechoqué.

De sa cendre, Océan, sois l'urne funéraire !
Chaque matin ta cloche avait tinté son glas
Jusqu'à ce jour tardif d'admiration sincère
Où la postérité rend à son nom l'éclat.

Pour les Etats-Unis quelle cuisance amère
D'avoir si tard prôné ce Suisse, ce vainqueur,
Qui, pour les préserver de la hache de guerre,
Dégaînait son épée et présentait... son cœur !

C'est par les montagnards de la Suisse et d'Ecosse
Que tous ces bois, ces monts, furent immunisés,
— Ah ! pensons-y toujours ! — d'une invasion féroce,...
Et les fers des captifs furent aussi brisés.

Debout ! Réveillez-vous, enfants de l'Amérique !
Que les noms oubliés se gravent dans vos cœurs,
Et que les souvenirs de ces morts héroïques
S'unissent aux grands noms de nos libérateurs !

Suisse ! — je te salue, ô terre d'âmes fortes,
De cœurs vaillants et fiers, modestes, dévoués !
Et qu'au large des flots que nos fleuves emportent
Leurs noms, chers à nos cœurs, soient à jamais loués !

CONCLUSION

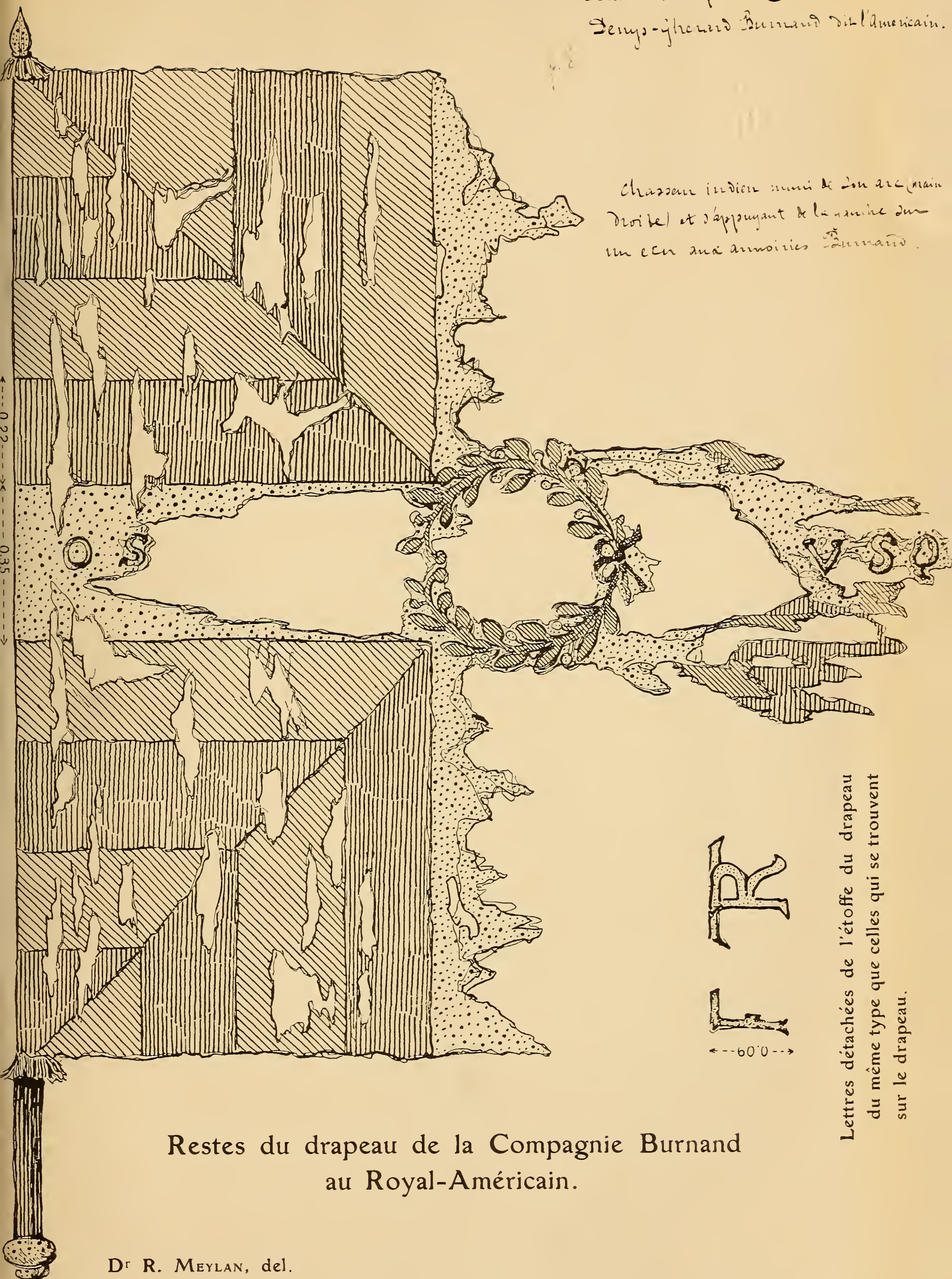
Ces voix généreuses ont été entendues, le monument du vainqueur de Bushy-Run a dû s'ériger à l'endroit même du théâtre de l'action, à quelques milles de Pittsburg.

En Suisse, le nom de Henry Bouquet est à peine connu du public, et Rolle, sa ville natale, n'a pas encore songé à ériger la moindre colonne à la mémoire du plus glorieux de ses enfants.

Nous formulons le vœu qu'il n'en soit plus longtemps ainsi et que la génération qui s'élève saura transmettre à la postérité le souvenir du brillant colonel, du vainqueur généreux, du libérateur homme de cœur et d'action, en même temps que négociateur habile du traité de paix avec les Peaux-Rouges et qui sut allier tant d'intrépide audace à tant de fermeté et de prudence.

Aug. BURNAND.





Restes du drapeau de la Compagnie Burnand
au Royal-Américain.

Dr R. Meylan, del.



POIRES A POUDRE EN CORNE DE BISON, GRAVÉES A LA POINTE
AU CENTRE, LES ARMES



DE FEU, SOUVENIR DES CAMPAGNES DU ROYAL-AMÉRICAIN.
DE LA FAMILLE BURNAND.



